

Coups de pic et coups de
plume (moeurs et coutumes
du pays minier), poésies
patoises. Préface de M.
André Jurénil / [...]

Mousseron, Jules (1868-1943). Auteur du texte. Coups de pic et coups de plume (moeurs et coutumes du pays minier), poésies patoises. Préface de M. André Jurénil / Jules Mousseron. 1904.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

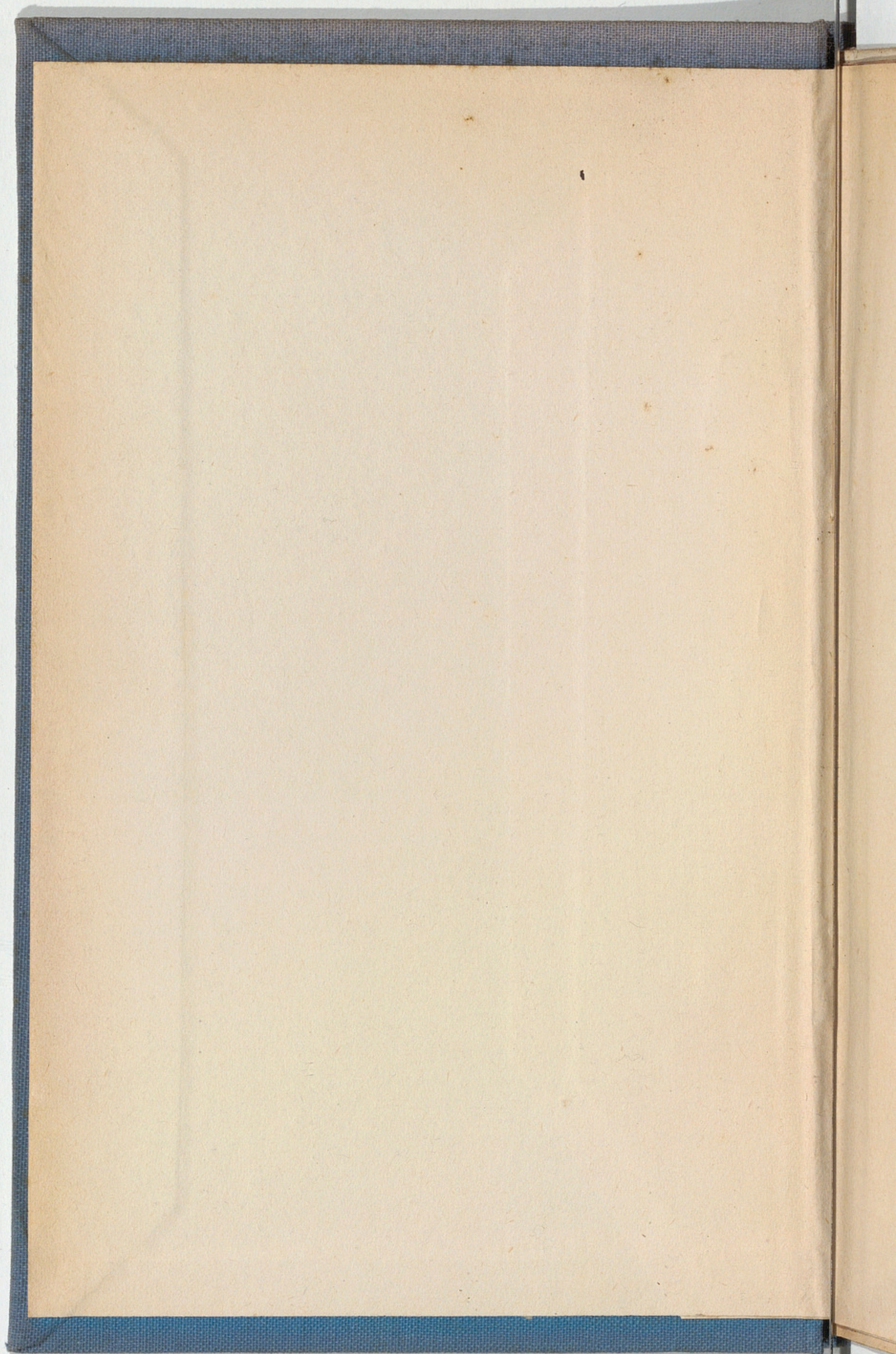
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

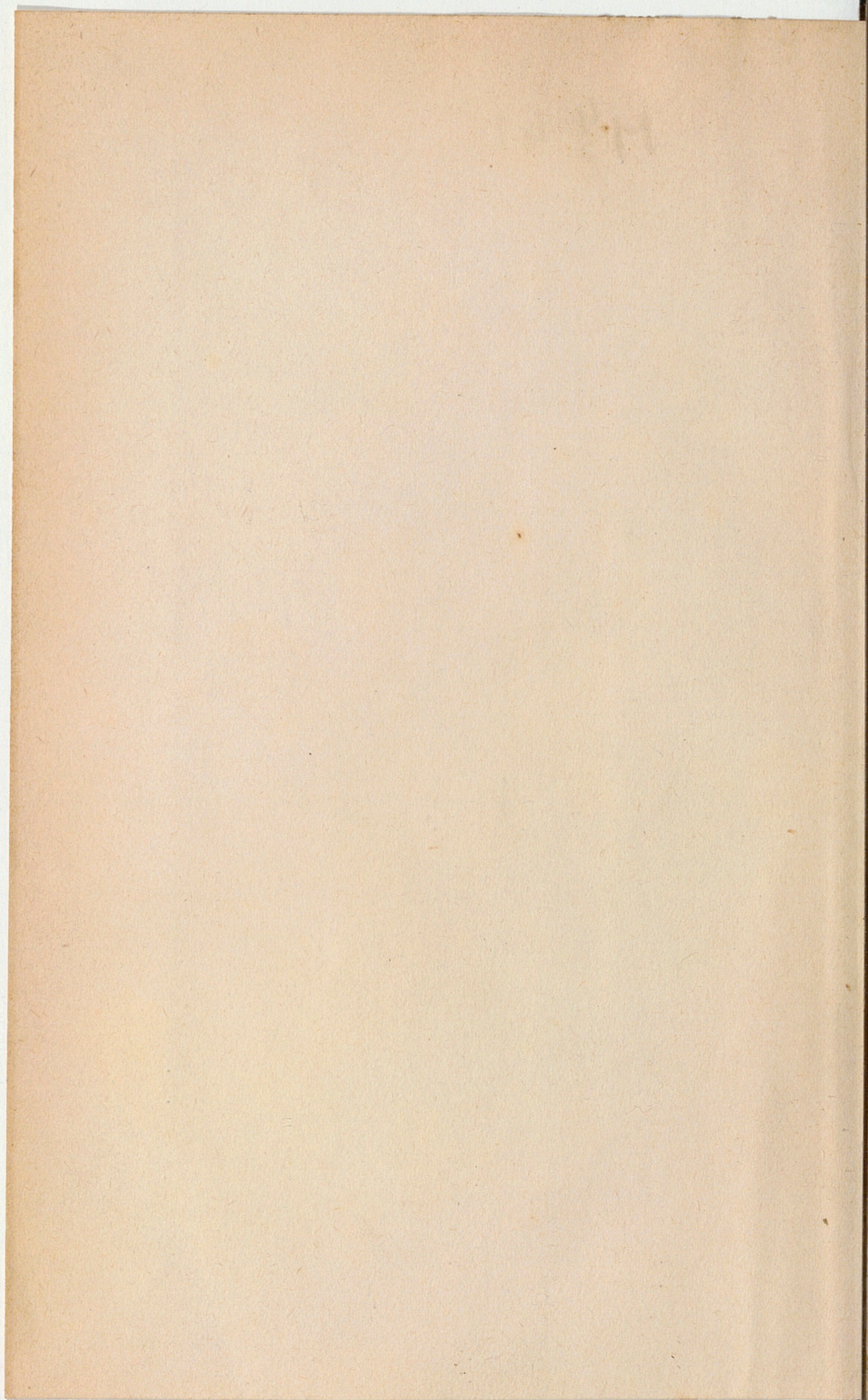
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

M - 4
42, (M)



M⁴₌ 42⁽¹⁾



JULES MOUSSERON

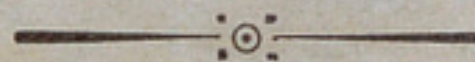
— DIC —



Coups de Pic et Coups de Plume

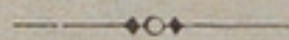


(Mœurs et coutumes du Pays minier)

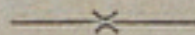


POÉSIES PATOISES

DEUXIÈME ÉDITION



Préface de M. André Jurénil



EN VENTE :

A DENAIN & A VALENCIENNES

chez les principaux libraires

ET CHEZ L'AUTEUR

34, Rue de Villars, 34

A DENAIN



1904

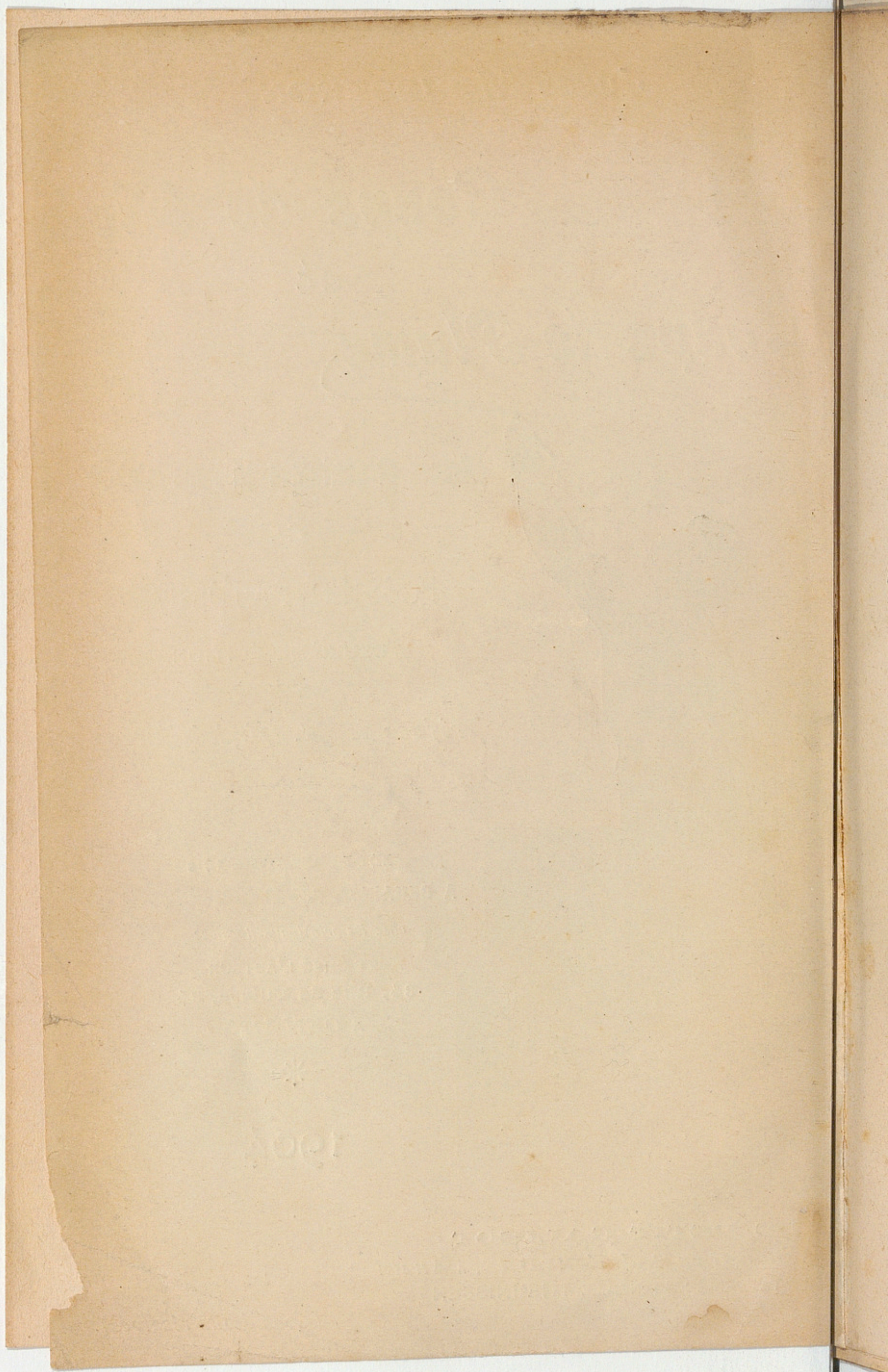


LE PETIT GALIBOT

DU MONUMENT DE P.-J. FONTAINE, A ANZIN

STATUAIRE : CORNEILLE THEUNISSEN

(Tous droits réservés).



A

MOUSSE RON

Coups de Pic et Coups de Plume



635

plume Toile

pieces ~~toile~~ indigo

Coups de pic
et
Coups de plume

Principaux ouvrages du même Auteur :

- Fleurs d'en bas**, poésies patoises (préface de M.
André JURÉNIL), 1 vol., 1897, 4^{me} édition... **1.50**
- Croquis au Charbon**, poésies patoises (préface de
M. Léon DELMOTTE), 1 vol., 1899, 3^{me} édition **1.50**
- Feuillets noircis**, poésies patoises (préface de M.
Auguste DORCHAIN), 1 vol., 1901, 2^{me} édition **1.50**
- Cafougnette à Paris**, monologue, 3^{me} édition.....

etc.

EN VENTE :

à DENAIN et à VALENCIENNES chez les principaux Libraires

ET CHEZ L'AUTEUR

34, rue de Villars, à DENAIN



JULES MOUSSERON

 Coups de Pic
et

Coups de Plume

(Mœurs et coutumes du Pays minier)

 POÉSIES PATOISES 

Préface de M. André JURÉNIL

EN VENTE :

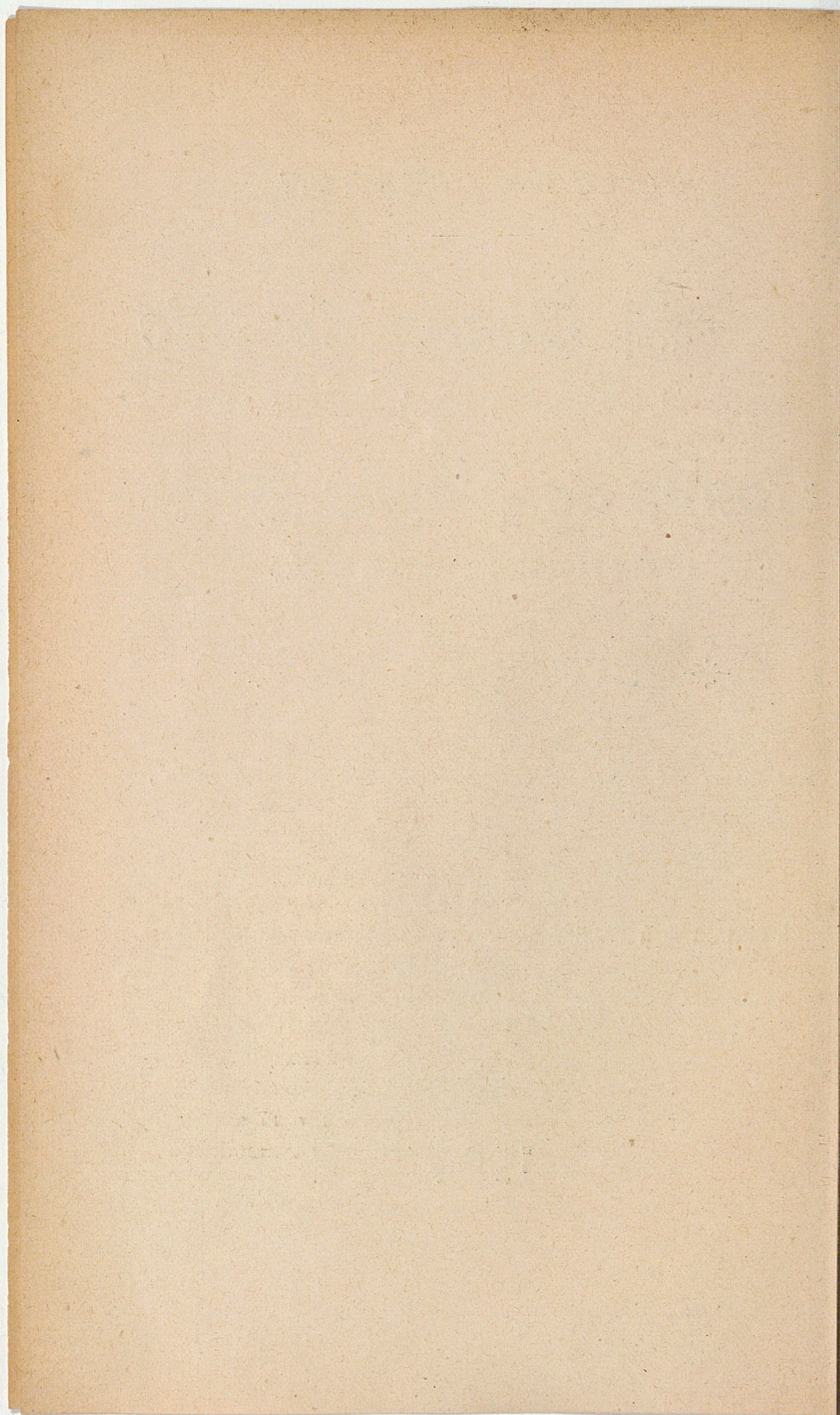
à DENAIN & à VALENCIENNES, chez les principaux Libraires

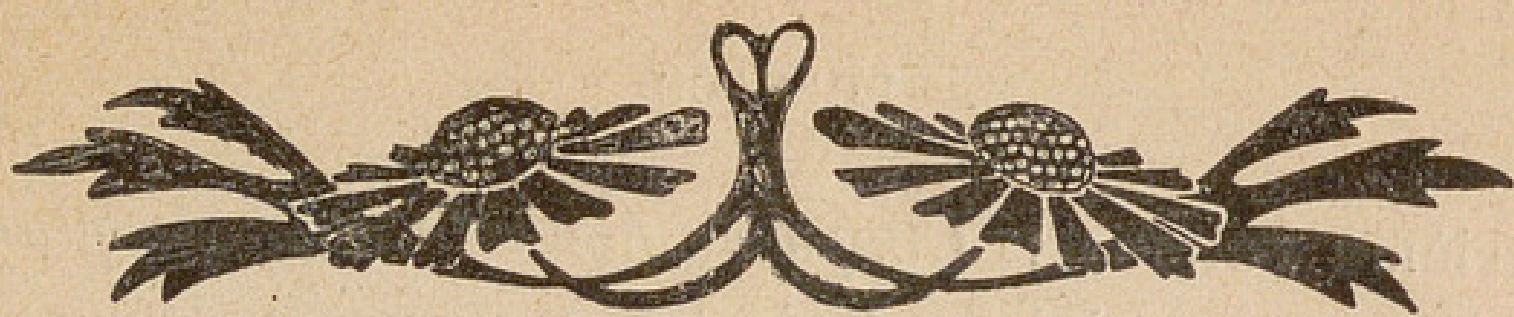
ET CHEZ L'AUTEUR

34, rue de Villars, à Denain



1904





PRÉFACE

A JULES MOUSSEYRON

MON CHER AMI,

Depuis le jour où il me fut donné de pouvoir présenter au public votre premier livre : *Fleurs d'en bas*, sept ans se sont écoulés. Durant tout ce temps, votre renommée et votre talent ont fait beaucoup de chemin, et des amis nombreux, dont beaucoup portent un nom célèbre, sont venus cordialement à vous. Je suis donc vivement touché de l'honneur que vous voulez bien me faire en me confiant le soin d'écrire quelques pages liminaires pour votre

PRÉFACE

quatrième volume : *Coups de pic et Coups de plume*. Parmi vos multiples admirateurs, vous auriez pu en trouver plus d'un qui, avec talent, du moins, se serait acquitté de cette agréable tâche. Mais aucun d'eux n'aurait pu être plus sincère et plus affectueux que moi. Et je suis heureux de votre attention sympathique, qui confirme davantage encore, si c'est possible, notre réciproque amitié.

Vous m'avez tout spécialement demandé de rappeler l'époque où, ayant entendu parler de vos premiers essais littéraires, je vous découvris dans votre obscur coin. Cette évocation nous reporte ensemble à dix ans en arrière. Dix ans d'amitié sans une ombre !... Parmi tant de pseudo-camaraderies, indécises et flottantes, que l'on voit s'envoler à jamais avec le premier nuage qui plane, une aussi longue et tenace affection mérite bien d'être notée.

Depuis ces jours, dont le souvenir nous est cher à tous deux, vous nous avez donné, — dans votre patois *rouchi*, un peu rude, mais qui sait si bien ce qu'il veut dire, — un bon nombre de petits poèmes qui, tout en nous faisant mieux comprendre le pays minier, ont été une révélation de pittoresque et d'originalité. Vous ne vous êtes inspiré d'aucune école littéraire ; vous n'avez procédé d'aucune imitation... Et cette probe indépendance de vos idées a fait que, plus d'une fois, des critiques, ravis par la naïveté et la fraîcheur de votre tempérament, ont comparé votre art à celui des primitifs flamands et hollandais. Vous vous êtes souvent contenté de laisser parler votre pensée et votre cœur, et, par cette sincérité de vos sentiments, vous vous êtes trouvé affilié à la race patiente

des artistes qui puisent tout leur talent dans leur amour du vrai et dans leurs franches qualités d'observation.

Vous avez su tout particulièrement — et c'est là votre grand mérite — voir les choses du pays noir sous un aspect spécial. Le privilège des poètes consiste à pouvoir examiner les objets avec des yeux étonnés d'enfant. Lorsque vous considérez tout ce qui vous entoure, il semble que le souvenir de vos premières années soit un prisme merveilleux qu'une bonne fée ne cesse de poser devant votre regard. Les « terris » sombres, les maisons et les chemins noirs, les palissades inégales des corons, paraissent prendre une autre signification pour vous ; et, parfois, votre imagination sait même donner une teinte riante aux maussades bâtisses que, — dit ingénieusement notre ami Gahisto — la poussière et la suie recouvrent d'« une patine de mauvais aloi ».

De la cité industrielle, élevée au prix de milliers d'efforts, vous avez dégagé le côté émouvant et sentimental, pour oublier un peu, dans votre bonté, le caractère trop prosaïque qu'elle peut présenter. En descendant au fond de la mine — cette « source ténébreuse de la puissance industrielle du monde » — vous avez eu plus de pitié que de révolte. Et vous avez su, autour des choses simples en apparence, mettre toute une atmosphère de rêve léger et de poésie.

Oui, ce pays noir, qui nous paraît enfumé et désolant, vous le voyez fréquemment avec des yeux émerveillés de bambin. Et cette nuance touchante de votre vision nous aide à comprendre la pensée souriante de l'humoriste qui dit que « le bon Dieu se plaît toujours à nous faire venir au monde dans le pays que nous aimons le mieux. »

Vous avez étendu cette manière de voir à tout ce qui a frappé vos yeux lorsqu'ils ont commencé à comprendre...

Plus d'une fois, ceux qui vous lisent et suivent votre œuvre ont pensé à vous en promenant leurs pas près de nos vieux « terris » qui, dans le voisinage des ateliers aux mille voix continuelles, recèlent déjà tout un passé oublié. Quand les mineurs sont venus déverser péniblement, sur les fleurs d'une prairie, soudain mutilées et anéanties, ou dans un coin de bosquet vert, les cailloux qui devaient constituer les terris, ils ne pensaient peut-être, sous le ciel gris de notre climat, qu'à la difficulté du labeur. On ne voit plus les travailleurs de jadis... Mais l'Escaut tranquille coule toujours près de là, près des herbes folles, et sa somnolence semble se soucier à peine de la lente allure des chalands qui pèsent sur ses eaux calmes. Le terri, après avoir été tourmenté par un feu intérieur qui se traduisait par de faibles panaches de fumée courant sur sa crête, le terri s'est éteint à jamais. Aujourd'hui, coiffé d'aulnes et de robiniers qui retiennent ses terres mouvantes, sillonnées çà et là par d'étroits sentiers qui se confondent avec les fissures produites par les pluies, le terri, étrange à voir parmi la plaine, érige son profil verdi par le velours des mousses renaissantes.

Il possède maintenant ses familiers et ses inévitables amoureux qui, en venant s'y promener le dimanche, en goûtent sûrement la bizarre poésie...

Ainsi vos vers sont une floraison attrayante sur notre contrée dont l'ancien aspect idyllique a été détruit par la vivace industrie. Grâce à la pitié jetée à pleines mains sur vos petits tableaux, vous nous avez communiqué

aussi cette impression de rêve attendri qui console la pensée, — et vous nous avez fait aimer davantage nos terrains noyés de suie. Le malicieux Méry, qui demandait qu'on lui désignât — pour y finir ses jours ! — un pays où l'on vécût toujours, aurait peut-être refusé de venir se fixer chez nous... Mais vous nous avez prouvé que toute patrie, si déshéritée soit-elle, peut toujours créer l'inspiration, lorsque la tendresse et la souffrance élèvent le cœur de ses fils qui la chantent...

Et l'on s'est demandé bien souvent, en vérité, comment vous pouvez avoir — à quelques centaines de mètres de profondeur, dans les galeries où règnent la tristesse et l'épouvante — une telle fraîcheur dans les images que vous nous présentez. Car, il faut bien le dire, c'est dans le *fond*, lorsque vous êtes à votre travail, le pic en main, que la plupart des sujets traités par vos poèmes vous sont venus tout d'abord, avant de pouvoir être écrits à la lumière du jour.

Notre camarade Corneille Theunissen, l'excellent statuaire dont les œuvres honorent grandement le pays noir où il est né, vous a représenté — dans une originale composition dessinée au fond des galeries minières — au moment où la Muse noire vient vous rendre visite et met ainsi un rayon sur votre rude travail. Avec la pointe d'un clou quelconque, vous écrivez, vous gravez sur un morceau de schiste ramassé dans le charbon, quelques mots qui vous serviront à retrouver une pensée laissée sur votre front par l'aile de la Muse minière. Et, grâce aux caractères écrits sur la pierre où, peut-être, quelque fougère préhistorique a mis aussi l'empreinte de ses délicates nervures, vous retrouverez, à la fin de la

journée, la pensée que pouvait détruire la continuation de l'ingrate besogne.

A vrai dire, votre art si simple, qui ne recherche pas les mots sonores et se limite à la sincérité du patois, votre art n'est-il pas, en quelque sorte, symbolisé par ce caillou noir sur lequel vous avez gravé quelques points de repère pour votre pensée ?

En songeant à ce procédé rudimentaire d'écriture, je ne puis, mon cher ami, m'empêcher d'établir une comparaison entre ce morceau de schiste et les célèbres « quatre encriers » que nous avons pieusement contemplés lorsque nous avons visité ensemble la maison de Victor Hugo. Chaque écrivain, chaque penseur, peut, en réalité, — et souvent à son insu, — être représenté symboliquement par quelque procédé ou par quelque outil familier.

L'encrier de Victor Hugo est en métal ouvragé. C'est bien là le compagnon de l'homme dont le vers grandiose vibre comme une formidable voix de bronze. L'effort d'une intelligence superbe apparaît partout dans l'œuvre prestigieuse du maître, et, presque nécessairement, il devait se servir d'un encrier qui fût un élément représentatif de l'art vers lequel veut s'élever une humanité justement éprise du Vrai et du Beau.

L'encrier de George Sand est une sorte d'étui en bois. C'est bien l'encrier d'une femme ; et ce petit objet de poche n'est pas sans avoir une vague ressemblance avec l'étui dans lequel la petite couturière — la Mimi Pinson d'autrefois ou la midinette d'aujourd'hui — enferme ses aiguilles légères.

L'encrier de Lamartine est en cristal rose et ressemble

à une frêle bonbonnière prête à vibrer mélodieusement au moindre choc. Cela semble éphémère et frêle comme la brume carminée que fait naître l'aurore..., et l'on y retrouve les goûts d'une âme délicate et grandement ennemie des vulgarités.

Quant à l'encrier du bon père Dumas, — de cet Othello enflammé qui eut, pour écouter ses histoires, l'Europe tout entière attentive comme une Desdémone, — c'est tout simplement une petite bouteille de deux sous, au col étroit, qui porte encore le nom du fabricant imprimé sur une vieillesse bande de papier. On voit bien qu'Alexandre Dumas n'a guère prêté attention à l'encrier dont il a tiré tant d'œuvres riches en couleur et en gaieté : ce grand prodigue de l'imagination était bien trop occupé à faire sonner l'épée de son belliqueux chevalier d'Artagnan, à faire rugir le désespéré Antony et à dorer des chapelets de volailles délectables pour le ventre en futaille du réjouï Gorenflot.

Dans ce même ordre d'idées, il est donc tout naturel que le poète du pays noir ait utilisé, pour y tracer quelques mots, un caillou noir rencontré dans l'éparpillement du charbon. Et, en réalité, toute la mine semble parler alors par ce caillou qui symbolise votre pensée après avoir été arraché par votre coup de pic.

On aime donc vos livres, parce qu'on les sent profondément sincères. Vous avez su noter très exactement la physionomie donnée à notre pays par la découverte du charbon ; vous avez su peindre le coin de terre cultivé par le mineur et d'où l'on revient en famille, le soir, sans faire de bruit, pour ne pas « rinvier l'z alouettes... » L'aspect nouveau de toute notre contrée apparaît dans

vos pages émues ; car on ne reconnaît plus ici, comme dirait la pauvre Desbordes-Valmore,

« ... Les fécondes campagnes
Où vinrent s'asseoir les ferventes Espagnes... »

Par son mélange savoureux d'idéal et de réalité, votre œuvre peut être comparée à ces beaux et mélancoliques soleils couchants de notre Flandre, qui viennent jeter un peu de rêve au-dessus d'une journée de labeur sous un ciel gris. Cette beauté crépusculaire n'est pas sans tristesse — et cette tristesse est pleine de charme. Des lueurs indécises, venues de l'immense palette formée par les nuages bariolés, flottent au ras du sol et revêtent les plaines d'une traînée d'or qui ne durera pas longtemps. L'ombre se devine déjà dans ces agonisantes clartés... Mais la pensée s'imprègne des dernières flammes solaires, semble se préparer pour le souvenir — et mêle longtemps sa rêverie au recueillement des choses...

A. JURÉNIL.

3 Janvier 1904.



D

JULES MOUSSERON

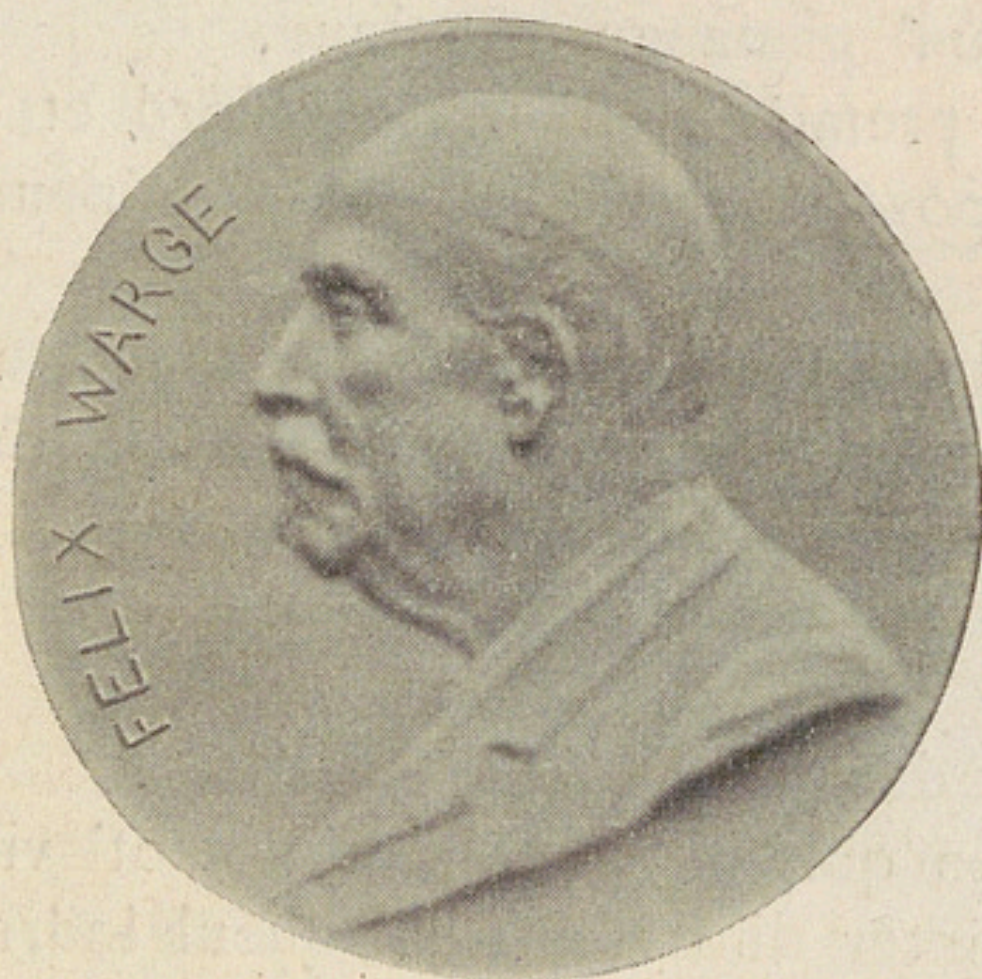
HOMMAGE

A

Monsieur Félix WARGÉ

Directeur de l'Harmonie des Mineurs de Denain

1867-1909

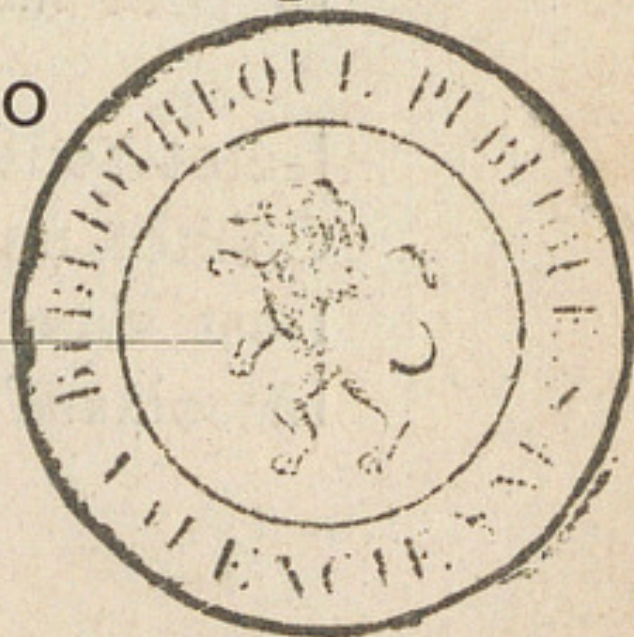


M. FÉLIX WARGÉ, d'après le Médaillon de Paul THEUNISSEN

Pièce dite par l'Auteur au Banquet Félix Wargé

à Denain, le 30 Janvier 1910

ANZIN, IMPRIMERIE WOELFFLÉ-RICOUART.



M. 4-41³

A Monsieur Félix WARGÉ,

Directeur de l'Harmonie des Mineurs de Denain.

1867-1909



L' vaillant artist' qué tout l' monde i vénère,
Monsieur Wargé, qu' nous aimons comme un père,
Quitt' l'**Harmoni' des Mineurs de Denain**,
Pou prindre, à s' tour, un r'pos qu'i mérit' bin.

In v'là un homm' qu'in a fait del musique !
Il a fondé eun' phalange artistique,
— Eun' des premièr's ed' tout l' Nord et d'ailleurs, —
Qui-est composé' tout simbelmint d' mineurs...

Des vrais mineurs qui travaillent l' gaillette !
I lieu-z-a mis les premièr's not's dins l' tiête
Et instiqué si bin ses bell's notions,
Qu'in les crorot artistes d' profession.

I-a fait ainsi des bons élèv's par mille,
Et l' musicien qui, d' hazard, quitt' not' ville,
Peut s' présinter dins n'import' queul indrot :
S'il vient d' Wargé, i s'ra pris à r'lèqu'-dogts.

Monsieur Wargé n'a vit qu' pou s'n **Harmonie** :
A s' bell' musique i-a consacré sa vie.
Il l'a chéri' pindant quarant'-deux ans...
In peut mêm' dir' qu'i l' chérira tout l' temps.

I-étot sous-chef d' la Garde sous l'Empire.
Ch'étot un biau soldat, par intindr' dire.
I-est v'nu former l' **Musiqu' des Min's de D'nain**
In soixant'-sept. Tout d' suite in l'aima bin.

in.
Ah ! peu d' musiqu's ont eun' si belle histoire.
Partout Wargé l'a conduite à la gloire.
Dins les concours, jusqu'à l'heur' d'aujourd'hui,
L' **Musiqu' des Min's** n'a eu qu' des premiers prix.

In n' sarot point s' tromper in parlant d'elle.
Les premièr's palm's li sont resté's fidèles,
Et l' vaillant chef, dins l' z'anciens babillards,
A toudis eu des biaux articl's à part.

Nos pus grands maîtr's li ont fait des éloches
Pour avoir fait sortir ed' nos caboches
El' belle musiqu', malgré nos durs labeurs,
Et s' poési' qui fait frémir les cœurs.

Un vieux rappell' d' bons souv'nirs ed' jeunesse
Quand les mineurs allot'nt, pleins d'allégresse,
Pour acouter les premièr's auditions
Et prindre ainsi leus premièr's émotions.

Intindant cha, j'ai r'busié, in mi-même,
Qu' dins min jeun' temps, avec queull' joie extrême
J' goûtos, du haut des grands barriaux d' **Villars**,
Les doux échos v'nant du **Salon des Arts**.

Pourquoi qu' j'aim' mieux c' musique avant toute aute ?
Est-c' parc' qu'alle est formé' d' compatriotes ?
Ou bin ch'est-y parc' qu' ch'est ell' qui bercha
Mes premiers rêv's, dins l'temps, au **Coron plat** ?

Non ! Ch'est l' puissance ou l' mélodi' magique
Qu' Monsieur Wargé sut donner à s' musique, —
Ch'est l'Art fini tout au pus haut porté
Qui nous enchante dins s' suprêm' biauté.

Pou couronner cheull' noble et dign' carrière,
Paul Theunissen, el fin estatuaire,
A fait l' portrait in n' peut pus ressemblant
D' Monsieur Wargé, l'artiste au cœur vaillant.

C' portrait aimé, frappé sur eun' médalle,
S'ra conservé, comme arliqu' sans égale,
Par ses amis et ses chers musiciens
A qui c' brave homme n'a procuré qu' du bien...

— A ch't' heur', bonn's gins, dins c' si biau jour ed' fiète,
D'un même élan, qué tout l' monde i souhaite
Au père Wargé des longs et heureux jours,
Eun' rout' dorée et douch' comm' du vélours.

I-est cor bon là ! J' l'ai vu, l' jour Saint'-Cécile,
Suivr' l'Harmoni' d'un pas sûr et agile...
L' musiqu' juot un air si entraînant
Qu' Monsieur Wargé marchot comme à vingt ans.

I semblot s' dir' : « M' bell' musiqu' bin-aimée
A l' Saint'-Cécile arviendra chaque année
M' fair' tressaillir et m' dir' qu'in m'aim' cor bin, —
Et mes biaux jours ainsi n' finiront point ! »

Oui, nous l'aim'rons toudis, not' cher grand'père,
L' modeste artist' qui, dins l' ruche ouverrière,
Est v'nu donner tout' sa vi' l' goût du Biau,
Et par s' talent adouchir bin des maux !

L' feu d' sin génî' rest'ra parmi les âmes,
Et, d' père in fils, in ravivra ses flammes
Pou conserver chu qu'in a biau-z-et bon :
L' pus doux des Arts au pays du carbon.

JULES MOUSSERON.

L' Pagnan et l' Pain d' cuitie

A mes amis Terroir et Dautel, 1^{ers} prix de Rome .

Quand j'étois pus jonn', je m' rappelle
Què l' ménagère all' cuisot s' pain. —
Pou cuire, all' n' l'avot point fort belle ;
Mais , étant pauvre, i fallot bin...

Oh! les bons cantiaux d' *pain d' cuitie*,
Larg's à plaisi, bin arvenus!
Ah! queull' bonn' croûte! Ah! queull' bonn' mie!
In f'sot bonn' chér', — mêm' sans rien d'sus. —

Pourtant, sans burr', j'tos prêt à braire.
Mais j'étois bin vit' consolé :
« — Ming' du pain sec, qu'i m' disot m' père
T'aras des dints blancs comm' du lait! »

Et quand j' n'ai pus été si gosse,
Quand j'ai ouvré, m mère, in cuisant,
All' mé faisot, pou mier à l' fosse,
Eun' brioch' qu'in app'lot pagnan.

Oh ! l' bon pagnan ! Ch'étot del pâte
Qui rinfermot un biau gros pon,
Eun' mioche ed bure, del castonnate, —
L' tout cuit au four, comm' du tourton.

Quand j'avos m' pagnan dins m' malette,
A l' foss' cha m' faisot tant d'effet
Qui n' m'in restot pus eun' milette
Quand arrivot l'heur' du briquet...

Oh ! ces p'tits riens si biaux d' la vie,
Jours d'infanc' pou toudis perdus,
Juteux pagnan ! Bon pain d' cuitie !
Queu grand dommag' qu'in n' vous a pus !



L'arrachage peun'tierres

A mon cher petit ami André RENARD.

En souvenir de notre récolte de pommes de terre d'Octobre 1903.

In est aux jours calmes d' l'automne.
Les derniers cars ed biau blé jonne
Sont partis, laissant dins les camps
L' trace ed leus rou's in longs rubans.

Ch'est l' momint d' « l'arrachag' peun'tierres » ,
Et des brav's famill's ouverrières,
Tout jusqu'au pus pétit gamin,
S'in vont à camps l' diminch' matin.

In a un coin d' terre à louache
Dûss' qu'après eun' sémain' d'ouvrache
L' mineur au bin l'homm' d'atelier,
L' dimanche, il a quier cultiver.

Afin qu' l'ouvrache i marche habile,
In a mobilisé l' famille,
Pour inl'ver l' récolte in un jour,
Car les momints d' loisir sont courts.

Et l'in s'in va, gais, comme à l' fiête,
Deux, trois tiots goss's dins l' même brouette...
Qu'ils sont contints, les marmousets !
Les grands garchons port'nt les louchets.

Infin, v'là l' tierre dûss' qu'in cultive.
Aussitôt que l' binde alle arrive,
L' père indiqu' l'ouvrage à tertous,
Et l'in s' jett' là d'sus comm' des fous.

Les bras entrroussés jusqu'à queutes,
Ces gins in prenn'nt tant qu'ils in peuvent.
El louchet brille in s'infonçant,
Et les peun'tierr's s'amout'nt tout blancs.

L' gamin futé suit. I' s'abasse
Et, s' roulant d'sus l' mott' qu'i ramasse
« R'vettiez, apa, comme ils sont biaux,
In v'là chi d' gros comm' des chabots... »

Les petit's fill's ramass nt des ronques,
Choisiss'nt les ceull's bien sèqu's et lonques,
Et plach'nt tout pou faire un bûcher
Quê l' bon pèr' s'impres' d'allumer.

Aussitôt, v'là l' feumièr' qui monte
Au grand contint'mint d' tout l' monte.
D' joi', ces infants pouss'tent des cris
Et cant'nt qué ch'est un vrai plaisi.

L' canchon des tiots goss's qui s'agitent
S'accompagn' des branqu's qui crépitent,
Et fait plaisir au travailleur
Qui s'arrête in riant d' bon cœur.

Ch'est l' pus bell' parti' del journée.
Les goss's infonc'nt eun' bonn' fournée
D' gros peun'tierr's dins l' mitan du feu...
Oh ! l'in va faire eun' guinse ed dieu !

L' maman, qu'étoit resté' derrière,
Apport' du pain, un grand pot d' bière.
Lè v'là là-vo qui vient, — bin lon...
Au dévant d'ell', des p'tiots s'in vont.

Près du feu, il in reste un aute :
Ch'est li qui surveill' les pétotes.
I' souffell' dins l' foyer d' sinmieux...
L' feumièr' li met des larm's aux yeux.

Ch'est li qu'i-a l'air el pus minape,
Noyé d' chaleur, noir comme un diape.
I grimace. I vient dé s' brûler
In mangeant l' part du cuisinier.

L' mère arriv'. L'z ouverriers arrêtent,
I est temps d' minger. Tertous s'apprêtent,
A faire honneur au bon festin ;
Car, au grand air, on a vit' faim.

Oh ! queull' bonn' petote infunquée,
D'un bon verre ed bière arrosée !
Dins l' morciau d' pain, queull' bonne odeur !
In famill', queu momint d' bonheur !

Tout in mangeant s' dernièr' bouchie,
Eun' pétiot' fill' s'est indormie
Ed dins l'écour dé s' bonn' maman,
Qui finit s'n erpas in berchant.

El tiot monn' su l'hierbe i junguelle,
S'implit d' terre in s' bourlant d' pus belle,
Pindant qu'au feu du bivouac
L' père essai' d'allumer s' toubac,

Après l'erpos, in r'prind l'ouvrache.
Les sacs pleins d' peun'tierr's s' mett'nt à plache,
Bin alignés au bord du qu'min,
Pou l'z inl'ver d' t'à l'heure aisémint.

Comm' pou brouter, l' tâch' s'rot trop dure,
In va fair' vénir eun' voiture,
L' récolt' partira d'un seul cop :
In s'ra pus fort avec un qu'vau.

Alors, quand el récolte est faite,
L' voitur' querqué' jusqu'à l' coupette,
In met cor tous les infants d'sus.
L' long des sacs, i s' tienn'nt rétindus.

Bin contints d'aller à gui-guite,
Criant : « Hu ! » pou qu' cha vach' pus vite.
Les pus p'tiots amus'nt les pus grands,
Qui suiv'tent l' car in s' dévisant.

A l' maison in plach' les pétotes.
Quand el bourse all' est fort petiote,
Avec el légum' qu'in a quier,
Sans peur in peut braver l'hiver.



La remonte des Mineurs

Au peintre Albert Wallet.

In va bientôt sonner la r'monte. —
Les mineurs qu'minch'nt à rappliquer ;
Mais les berlin's, su les plats-d' fonte,
N'ont pas cor terminé d' rouler.

Ch'est l'ardeur des dernier's minutes
Dins l'activité du travail. —
Les berlin's pleinn's, les berlin's vutes,
Serpint'nt dins un bruit infernal.

Et parmi c' dallage incroyable,
Glich'nt des omb's qui pass'nt in courant :
Ch'est les mineurs, noirs comme des diables,
Qui vienn'nt du l'vant et du couchant.

L' journé', souvint, a été rute !
In a hât' d'armonter au jour,
Et d' pus d'un dins l' vitess' culbute
In courant pou r'ténir es' tour.

Dins eune immens' bowett' tout' droite,
I vont s'anicher d' chaqu' côté,
In laissant eun' ruelle étroite
Pou l' suite gagner l'extrémité.

In un rien d' temps, l' bowette est pleine, —
Et les courageux travailleurs
Caus'tent d'ouvrage, ed joie ou d' peine...
L'écho répèt' tout's ces rumeurs...

Qu'ils sont étrang's, ces mâl's visaches,
Eclairés par el long ruban
D' lamp's posé's pardévant chaqu' plache. —
In s' crorot au pays d' Satan.

L' blanc des yeux brill' dins l' noir' figure ;
Les lèvr's s'agit'nt, roug's comm' des feux. —
L' geste, habitué à l' besogn' dure,
Fait naîtr' des ombrag's mystérieux.

In intind l' cloquett' qui raisonne :
Les premiers mineurs r'mont'nt au jour.
A chaqu' tourné' d' cag', vingt personnes
Quittent l' mine ainsi chacun s' tour.

In n' peut intrer dins l'accrochage
Qué juste quand il est temps d' monter.
Vingt person'n's s' press'nt pou l' prochain' cage,
Les cous tindus, — comm' pou s' lancer.

El cag', su l' taquet, r'vient bien vite.
Aussitôt, du d'zeur et du d'zous,
Chaque ouvrier s'y précipite,
Comm' s'i s'rot poursui pau grisou.

Pis l' cag' par el corde est soul'vée,
Et l' masse ed fier tout' rimpli' d' gins
A l'air d'eune énorme araignée
Au bout d' l'arni'-toil' qui l' suspind.



Scène ed coron

Pour Charles Lamy.

I fait nuit. Dins l' coron aucun' lumièr' qui brille.
A peine un coin d' clairté dins l'z inter-deux d' peignons.
Tout dort. In intind fauqu' corner l'haleine agile
Del machine à vapeur d'eun' foss', là-vo pus lon...

Vers tros heur's du matin, v'là l' cité qui s' réville.
Les coqs, dins l'z étolett's, jett'nt leu premièr' canchon.
Eun' par eun', les ferniêt's s'alleum'nt d'un feu tranquille
Et rind'nt un peu la vie et l' mouv'mint dins l' coron.

L'heur' sacré' du Travail dins tous les coins éclate.
L' bruit qu'in fait, su l' volet, pou rév'lier l' comarate,
S' mêle aux longs cris d'appel in singuliers échos...

Chaqu' port' s'ouvre in jétant eun' trace illuminée.
Les femm's dis'nt aux mineurs; « A r'voir, eun' bonn' journée! »
Pis l'z homm's s'effac'nt, dins l' nuit, in traînant leus chabots.

L'Grisou in bouteille

A mon ami Gahisto.

Pour aller faire eun' pourménate,
L' porion m'a dit : « Viens avec mi,
Laiss' tes othieux. Cheull' longu' ballate
S'ra dur' ; mais nous l' f'rons in amis. »

Armés d' chacun tros-quatr' bouteilles,
Alors nous nous somm's in allés
Dins les r'tours d'air, dins les ruelles
Où l' vint souff' comme un indiablé.

Jé m' démandos, alfos, in route,
Chu qu' les boutell's pouvott' cont'nir ?
Est-c' qué l' porion paierot la goutte ?
Vrai ! jé n' puvos point in r'vénir...

Fallot s' plier, monter, desquinte,
Nos lit's tout pleins, ch'étot bin lourd.
L' porion, li, souriot d' m'intinte
Crier : « In m'invoie à balour ! »

I m' répondot : « Suis-min habile ;
Car nous n'avons rien à joquer.
Nous travers'rons l' souterrain' ville
Partout dûss' qué l'air dot passer. »

J'avou' qu' chétot eun' sapré' charche
D' marcher ainsi presque à tâtons.
Au bout d'eun' demi-heure ed' marche,
Au bord d'eun' voi' nous arrêtons.

Pou vider l' boutell', l'homme s'ajouque
In s' tournant d' dûss' qué l' vint i vient. —
Sortant du litr', l'iau fait glou-glouque,
Et l'air s'infil' dins l' récipient.

Pis, bouchant au pus vite el' fiole,
El porion m' dit : « Té vos, garchon :
El grisou qui dins l'air s'invole
Est prisonnier pa d'zous l' bouchon.

« D't' à l'heure, au jour, l' chimiss', sans peine,
Verra l' « pour cent » d' grisou, dins l'air.
Comme ch' l'airag' vient del *Grand'Veine*,
S'i faut r'médier, in verra clair.

« T'sais qué l' grisou ch'est eun' chos' grave :
Faut l' combatt' par tous les moyens ;
Car cha n'est point l' tout d' faire el brave...
I faut éviter l' z'accidints.

« Dallons pus lon ; car tout's les branches
Qui s' dirig'nt au ventilateur,
I faut les vire. Artrouss' tes manches. —
J' vos qu' t'es déjà noyé d' chaleur. »

Et nous longeons vallé's, bowettes
Widié's d' carbon d'puis pus d' vingt ans.
L'écho d' nos voix m' donne el trannette :
J' pins' qué ch'est des cris d'arvénants.

Un imbrinch'mint ! L' porion i s' place,
Et rimplit s' fiole d'air, ed sin mieux. —
Un g'nou d'su l' dainn', quand i s'abasse,
Dins l' nuit, ch'est vramint mystérieux.

Nous passons près del *Foss' Turenne*,
Ancienn' foss' dûss' que l' traîtr' grisou
A commis l'pus souvint des siennes. —
L' vieux porion parl'. J'acoute edbout,

Il est là comm' prêchant dins l'ombe,
M' racontant des terrib's malheurs.
S' voix grav' raisonn' comm' dins eun' tombe
L'homme a grand'peine à t'nir ses pleurs.

I m'cite el' nom et l' caractère
Des victim's... Oh ! i n' dit qu' du bien !
Quand il a fini cheull' prière,
L' cœur bin gros, nous r'prenons not' qu'min.

Avant qué l' tourné' fuch' finie,
Sans n'êtr' pourtant point trop peureux,
Dins les r'flets d' nos lamp's su' l' gal'rie,
J'croyos vir l'âm' des malheureux.

Jé m' rappell'rai toudis c' voyage
Qui m'a fait bénir el progrès,
Et l' triste et pieux pèlérinage
Qu'au camp d'honneur nous avons fait.

Décourag'mint

A mes amis Déjardin, Raset, Bernier et Ruffin.

I-est malade, el vieux carbonnier.
Tout l' long d'eun' saint' journée, i tousse.
I n' sarot pus aller s' prom'ner :
I s' sint morir, — et cha l' débousse.

Rien n' pourrot pus l'intéresser.
Au coin du feu i s' tourn' les pouces,
Ou, quand i sait eun' mioch' marcher
Et qué d'kéhir il n'a point l'frousse,

I s'in va au coin du coron,
Ravett' dins l' ru' chaque horizon,
Et, pris par eun' tristesse extrême,

I r'tourn' vers es' maison, l' pauv' vieux,
Criant in d'visant li tout seu :
« *Va-t'in au diap' ! ch'est toudis l' même !* »

Berceuse

MUSIQUE DE LUDOVIC BLAREAU.

Pou m' pètiot' Naïs.

Fieu, t'es d'puis l'breunette
Su l'écour mamàn...
Incore eun' risette,
Pis té f'ras nanan !
Ch'est assez d' jeu-jeute :
Dors, min gros chéri !
J'ai d' l'ouvrage à queute
Pou t' faire un bibit.

Fais nanan à mère...
Quand t' dors, t' es si biau !
Dé t' bouche à t' paupière
Barbouillé d' lolo !

Laiss' dormir tin père,
C' père qui t'aime si bin,

Non point que s' colère
Voudrot t' rindr' chagrin.
Mais il est si mate
Qu' té li f'ros bobo !
Dors, min comarate
In tutant t' lolo !

Nais.

M' n'infant, faut qu' cha cange.
Mère all' va t' bercher.
Té v'là comme un ange
Dins t' tiot' berch' d'osier.
Tin r'gard, qui s'élève
Aux fleurs du rideau,
Met du bleu dins l'rêve
Qui charm'ra l'dodo.

Forche d' li in dire,
L' tiot ninoch' s'indort.
S' bouch', dins un sourire,
Sembl' tuter incor.
Et l' mèt', fin bénache,
R'vette' s'n homme et s' fieu,
Et r'prind sin ouvrache,
Eun' bonn' larme aux yeux.

Fais nanan à mère...
Quand t' dors, t'es si biau !
Dé t' bouche à t' paupière
Barbouillé d' lolo !



L' Maquillage

A Madame Jeanne Pillet.

Dins eun' grand' fiête ed' bienfaisance,
A Paris in m'avot d'mandé.
Ch'étot pou l' veuv' d'un f'seu d' romances
Qu'in f'sot c' concert ed charité.

Done, j'arriv' là-vo dins cheull'fiête,
Au théâtr' qu'in nomm' Trianon,
Vrai' bonbonnièr' propre et coquette
Dûss' qu'il y-avot d' z'artiss's in r'nom.

Comme in loques d' fosse éj' m'habille
Pour réciter mes productions,
Dins l' log' d'eune artiss', eun' jonn' fille,
Ej' m'install'. J'avos l' permission.

L'artisse étot absent', — probable! —
Mais, s' fard, s' pourr' dé riz, ses couleurs,
Etot'nt arringés sur eun' table
Comme el boutiqu' d'un parfumeur.

Peur ed' salir, j'installe à tierre
Mes agobilles d'carbonnier :
Barrett', lamp', chabots, — t'nue intièrre
Comm' jé l' mets pour aller ouvrer.

Cha jurot avec el soirie
Des rob's accroché's l' long du mur.
L'artiss' s'arot évanouie
In rintrant tout d'un cop, bin sûr!

El porte all' s'ouvr'... V'là l'habilleuse!
Alle aro bien kaiü du r'vers.
J' m'explique. All' comprind. Mais l'mourdreuse
All' mé faisot des yeux d' blanc fier.

Veyant qu'all' rétind eun' serviette
Sur l'installag' d'odeurs et d'fards,
J' li dis : « Femm', n' soyez pas inquiète :
Jé n' touch'rai point à tout c' bazar.

« Car mi, pour m' colorer l' figure,
J' trouve aisémint tout chu qu'i m' faut.
Ch'est sans parfum, mais ch'est nature :
J' prinds l' carbon qui coll' sous m' chabot! »



L' dallage d'eune taille

Monologue ed' l'homm' du détroussage

Ahu ! hiercheux, v'là des gaillettes.

R'vett' comm' cha kait ! gare à les tiêtes !

Ahu ! Querqu'-z-in.

Ch'est du rosin !

Rougis t'n escoupe :

T'aras des doupes.

Té n' dis point non ?

Bon, cha m' garchon !

L' berline est plein', va-t'in tout d' suite.

File in allant, r'viens cor pus vite.

S'i manque aux qu'vaux,

Amèn' des bos...

T' n'as point d' berline ?

Viens forer l' mine !

El coupe all' va.

Bon ! j'aim' mieux cha !

Hé ! là, in haut ! quoi, té dehourtes ?
J' souhait' qué t' veine all' fuch' trop courte.

T' n'as qu'à crier :
J' vas m' rassaquer.
Hein ? t' veine est dure
D' t'avo l' copure ?
Bah ! cha n' fait rien :
L' mienne all' va bin.

Tiens ! v'là l'hiercheux. Cha va, l'z affaires ?
Cré nom ! qu' té su'... t' fais del feumière.

Bé ! t'es tout cru.
Su t' rein tout nu,
L' sueur détale,
Sacré noir diale !
— J' sus noir aussi ?
— Ch'est comm' té l' dis !

Et là, pa-d' zeur, viens comarate !
I-est temps d' raller... Pis, t' dos êtr' mate.

Viens : i fait faim !
Viens mier du pain,
I-est l'heur' del soupe :
Laissons là l' coupe.
Si l' bon Dieu veut,
D'main i-ira mieux.

Réponse d'infant

A Monsieur Fernand Lefranc.

L'z infants in dis'nt parfos d' drôles
Sans l' savoir, les innochints.
Un jour, à l' sorti' d' l'école,
J' suivos un groupe d' gamins,

Nénest, qui maingeot eun' poire,
Touque el turot dins l' mortier,
Et l' jette sur l'orell' Grégoire
Pour el faire immarvoïer.

L' pauv' tiot, l'orell' pleinn' d' compote,
Dit comm' cha, tout in s' frottant :
« Ah ! si j' pouvos faire à m' mote,
J' t'in donn'ros, va, fainéant ! »

Là-d'sus, i s' monte eun' dispute,
Et Nénest, qui s' sint l' pus fort,
Maltrait' Grégoir' comm' eun' brute...
L' tiot gamin brait, les yeux hors.

I n'os' point par trop in dire :
Ch' s'rot cor li qui paierot cha...
Mais in intind qu'i soupire :
« Ej' m'in va l' dire à m' pèr', va ! »

L'aut' répond : « T' veux qué j' t'assomme ?
Fais lé vir, si t'as du cœur !
Fais lé vir, si t'es un homme !
T' n'in as point d' père, eh ! minteur ! »

Là, Grégoire, à bout d' colère,
Jett' cheull' répons' comme un cri :
« Qu'mint ? té dis qué j' n'ai point d' père ?
Sal' moudreux ! J'in ai pus qu' ti ! »



Cafougnette à l'Exposition

J'm'appell' Joseph Cafougnette.
Si vous voulez bin me l' permette,
J' vous cont'rai, sans prétention,
M' voyache à l'Exposition.

Donc, j' prépare eun' grand' valisse
Bourré' d' loqu's et d'friandisses.
A la gar', peur d'être in r'tard,
J'tos longtemps avant l' départ :

J'avou' qu' j'éto's fin bénache
D' pouvoir faire es' biau voyache.
L' train arriv', j'intinds l'chiffiot :
J grimp' dins un wagon sitôt.

In rout' pou Paris, l' grand' ville!
V'là l' train qui démarre habile.
J' ténos m' sérieux dins l'vagon,
Comme un gaillard bin d'aplomb.

A l'z' aut' voyageurs, jé m' vante
Qu' si l' vitesse est étonnante,
Ch'est qué l' machin', qui court fort,
All' brûl' du carbon du Nord.

Au bout d' quatre heur's, el portière
All' s'ouvre. Ah! v'là l' Vill'-Leumière.
Contint j' pouss' des joyeux cris :
Paris! nous somm's à Paris!

In vill', j'ai bin peur dé m' perte.
L' monn' trotin' d'un pas alerte,
In marche d'sus mes ortels
Quand j' lis l' z'inseign' des hôtels.

A m' n'hôtel, év'là qu' j'arrive.
Un homme à barbe m' délève
L' liméro d' l'appartémint
Qui va m' servir ed log'mint.

Vite, j' mont', jé m' débarboulle.
J' donne un cop d' broche à m' dépoulle.
J' sus étonné qu'in met l'iau
Dins un tout pétit platiau.

Tout va bin, à part quéqu's biêtes
Qui su l' lit font l' pirouette.
J'in ai peur, comm' du grisou.
Bah ! i n' maing'ront jamais tout.

Ch'est eun' raison qui faut s' faire :
A la guerr' comme à la guerre.
J' mett'rai, si j' sus trop géné,
Du toubac dins leus tros d'nez !

Sitôt qu' j'ai cassé la croûte,
Pou l'Exposition in route !
Jé n' sus point chi pou moisir :
Jé m' mets in d'voir ed partir.

In qu'min, jé m' mir' dins les glaces,
Et j' trouv' qui n' mé manqu' point d' grâce !
J' sus fin propre avec un rien,
J'ai déjà l'air parisien !

Infin, v'là l'pont d'la Concorde,
Ed prom'neux l'plache all'déborde.
Non, null'part pa d'zous l'soleil,
In n'a vu pathiau pareil.

M'n'émotion est sans égale
Quand j'vos l'*Port Monumintale*.
In peut dir'qué cha ch'est cha !
Vite j'rint'pa cheull'port'là.

Jé n'trouv'point commint vous dire
Les grand's biautés qu'in admire.
Ch'ti qui dit qui s'dout'chu qu'ch'est
Sans l'avoir vu, ch't'un bēnet.

Ch'n'est qu'merveilles d'sus merveilles.
Plaisi d'yeux, plaisi d'orelles.
Ichi musiqu', là, palais ;
L'eun'bin rindu', l'z aut's bin faits .

Tout est r'luisant, tout est fraîche,
Doré comm'l'or, blanc comm'neiche.
Su tout cha, l'soleil d'été
Jette es'n éclatant'clarté.

Voulant vir tout's les bell's chosses,
J' sus dallé visiter l' fosse, —
Non pas eun' fosse in carton :
Eun' grand' foss' pou tout du bon.

Eun' vrai' cag', des vrai's berlines...
In peut dir' qu' ch'est eun' vrai' mine.
J' m'étonnos, dins l' voi' d' quévaux,
Dé n' point être à pieds décaux.

I-avot là del si bell' veine
Qué j' prinds un pic, eun' riv'laine,
Et, trompé pa l'illusion,
J'voulos piocher dins l' carbon !

Jé r'monte. Après cheull' visite,
El breunette arrive bin vite.
Ch'est l'heure d' l'illumination. —
Autr' biauté d' l'Exposition.

Presqu' aussi fell' qu'in cop d' mine,
Joyeus'mint tout s'illumine.
Tout in' haut de l' Tour Eiffel,
Un phar' brill' comme un solel.

I n' vot qu' des lamp's et des boules :
Partout l' ruban d' feu s' déroule.
Mais, merveilleus'mint, l' pus biau
Ch'est l' Palais du Château-d'Iau.

Là, comm' des éclairs d'orache,
Les couleurs i cang'tent d' plache.
Ch'est roug', vert, blanc tour à tour ;
I fait si clair qu'in plein jour.

Infin, v'là l' journé' finie,
In a s' tièt' tout' démolie
D' vir tant d' bell's saquois à l' fos...
I m' fallot prindre ed l'erpos.

In m'a dit qué l' Moulin-Rouche
Est un coin tranquille et douche.
J' pourros là-vo, — j' sus si r'cran, —
Feumer m' pipe in m'erposant.

Mais j' préfèr' r'gagner m' couchette,
Dins m' lit j' s'rai mieux à l' coyette.
Avant j' buv'rai l' bièr' du Nord
Qui s' dintelle ed mousse au bord.

J' pinse ed m'in r'tourner tranquille ;
Mais tout in traversant l' ville,
Chaqu' pas je m' trouve accosté...
« Pst! — Eh là? — Viens-tu, bébé?... »

In m' tap' même d'sus l'épaule.
J' busios : « Ch'est eune affair' drôle.
Dins l' jour in n' mé ravett' point :
Par nuit, in m' parle à chaqu' coin. »

Ch'étot des bell's femm's, in somme,
All's mé prénottent pou leu n'homme.
All's s' trompott'nt, je l' pinse ainsi :
In s' perd souvint à Paris !

Infin, pou finir l'affaire,
J'ai visité l' Vill'-Leumièrre.
Et dins m' tiot villach' du Nord,
In in parlant, j' frissonn' cor.

L' pus pir', ch'est qu' dins c' biau voyache,
J'ai tout esquinté m' langache.
D'ailleurs, — vous l'intindez bien ? —
J'ai cor l'accent parisien !

Fierté d' Père

PASQUILLE

A mon ami le docteur Emile Chocquet.

M' comarat' Zeph Cafougnette
S'étot mis, l'aut' jour, dins l' tiête
D' mette es' garchon musicien. —
S' pus vieux, vous l' connaissez bin ?

Bon ! Lé v'là donc qui rapplique
A l' mon du chef dé musique.
I rintre avec es' garchon :
El chef étot à s' maison.

— « J' dis : bonjour ! », fait comm' cha l' drôle
Comm' s'il adressot l' parole
A quéqu'un d' parel à li.
Vous d'vinez c' qué j' viens fair' chi ? »

— « Non, répond l' chef, pas encore...
Expliquez-vous ; car j'ignore
C' qui m' vaut l'honneur de vous voir.
Avant, j' vous pri' d' vous asseoir. »

— Bé ! lé v'là, j' viens pou l' jeune homme,
Le v'là là : Ravettiez comme
I-est taillé ! ch't' un rud' gaillard. —
I-a un rein comme un rempart.

I-est instruit t'qu'au bout des oncques.
I-a s' certificat..., et s'n onque
Li apprend l'accordéon.
Vous pouvez prindre em' garchon. »

— Expliquez-vous, mon p'tit père.
Prendr' votre fils ! Pourquoi faire ?
Est-c' pour faire un musicien ?
Dans ce dernier cas, j' veux bien.

— Acoute, acout' ! queu des contes !
S'lon mi vous s' moquez du monte,
Ou bin vous intindez dût ?
Ch'est pour la musiqu', bin sûr !

Vous verrez c' qué j' vous répète :
M' gamin a eun' fort bonn' tiête,
Dé c' côté là i tient d' mi,
L' maîtr' d'écol' l'a toudis dit.

J'ai eu tort de l' mette à l' fosse,
J'aros pu in fair' quéqu' cosse...
A ch't' heur' faudrot s'arringer.
Queul instrumint qu'i' va juer? »

— Je n' pourrai vous l' dir' d'avance.
Il faut, d'abord, qu'il commence
Par le solfège. Après ça,
J' verrai c' qui lui conviendra. »

— « Quoi qu' vous dit's? juer du solfèche?
Ah! non, pou cha j' l'in impèche.
Donnez-li l' piston, l'alto,
Ou l' clarinett' — cor putôt! —

Mais l' solfèche, éj' vous défie
D' li fair' juer jamais d' la vie...
A r'voir, l'hommm'! — Rallons, m' garchon :
Té r'prindras t'n accordéon! »

L'Avaricieux

El sincier Jean Ecrepsalière,
Ch'est un avar', mon Dieu ! ma mère !
I n' donn'rot point par charité
L'iau dins l'quell' i fait cuir' ses eués.

I cang' chaque instant d' domestique. —
Ces pauv' gins dévén'rott'nt étiques
S' ils demeurott'nt là pus longu'mint
A minger si peu leu contint.

Mais il a eu l' farc', l'aut' semaine.
I n' s'in vant'ra pas, l' vieux sans gêne,
Du tour fin drôl', mais point vicieux,
Qu'in li a fait, à ch' l'avaricieux.

Doncque, c' jour-là, comm' d'habitude,
I avot du nouviau dins s' cahute.
Un domestiqu' vénot d' quitter,
Un autr' vénot dé l' rimplacher.

Après eun' grand journé' d' fatigue,
L' nouviau pauv' diape ed domestique
S' mettot à tabl' : dins cheull' mason
In mingéot à l' tabl' du patron.

Dins les assiètt's in verche el soupe.
I arot fallu s' servir d'eun' loupe
Pou vir les yeux que l' soupe avot.
Ch' n'étoit qu' quéqu's légum's et del iau !

L' domestiqu' fait eun' drôl' figure.
I veyot bin eun' pièche ed burre,
Mais l' patron l'avot tout près d' li,
Et sembloit dir' : « C' burr', ch'est pour mi. »

L' cinsier in prind eun' tiot' milette
Et l' toull' comme i faut dins s'n assiette. —
Notre ouvrier, in veyant cha,
Li dit tout in faisant l' bêta :

« — Pourquoi, patron, vous mettez c' crème
Dins vot' potach' ? Ch'est drôl' tout d' même ! »
L' patron li répond sans rougir :
« — J' mets c' burr' dins m' soup' pou l' refroidir. »

Là-d'sus l' domestiqu', qu'a d' l'allure,
Impoigne à plein' main l' pièche ed burre
Et l' jett' dins s' soup' tout d'un seul bloc.
In kéiant d'dins, l' burre i fait flocc !

« — M' soupe all' brûlot, veyez, not' maîte !
Et si j' mets tant d' burr' dins m'n assiette,
J' vous d'mand' pardon ; mais, pou m' santé,
J' dos mingier m' potache ingélé !



In dot
Ch'est
Mais f
In fais

Quoi !
Passé
Ah ! m
Harpi

Et ch'
Si bin
Pou ju
Gratte

Au maître paysagiste Harpignies

In dot avoir à cœur el métier qu'in exerce.
Ch'est point pou mépriser les imployés d' commerce ;
Mais faut dir' qué l' destin s'étot rud'mint trompé
In faisant d'Harpigni's d'abord un imployé.

Quoi ! ch' l'infant d' Valincienn's, eun' des meilleur's cervelles,
Passérot s' vie à vindr' des cordiaux, des bertiellés ?
Ah ! mais non, comm' li-mêm' sait l' raconter si bin,
Harpignies possédot el « bruant du dessin. »

Et ch' l'hurion l' taquinot aussi pou la musique,
Si bin qu'à ses trinte ans i-abandonne l' boutique
Pou juer l' violoncelle et manier les pinceaux.
Gratter sur eune armoire, fair' des biaux tableaux.

Es' sœur l'incouragea, continte d' l'avinture,
Et l'artiss' put s' donner intier'mint à l' peinture.
Queu bonheur pou li-même et pour nous queul honneur !
In rapp'lant ses souv'nirs, comme in chérit s' bonn' sœur !

I n'est jamais trop tard ed bin fair' comme in pinse,
Et ch' n'est qu'à cinquante ans que l' premièr' récompense
All' li fut décernée au Salon. Pis, succès !
Il eut l' médall' d'honneur eun' trentain' d'ans après.

Ah ! comme il a bin fait ed suivr' cheull' biell' carrière
Pou dévenir el peintr' dont la France est si fière !
Qu'in est contint d'avoir Harpignies parmi nous.
Dé li d'viser, — au maîtr' qui sait plaire à tertous !

Tout cha, ch'est bel et bon, mais faut vir ses ouvrages.
Faut vir ses biaux tableaux, faut vir ses paysages !
Comme i peint la natur', surtout comme i saisit
Les lointains horizons qui vont t' qu'à l'infini...

L' comarate Theunissen, el bon estatuaire,
A fait un buste in quên' du peintre octogénaire.
Bravo ! car Harpignies, el maîtr' tant vénéré,
Nous rest' toudis superb' comme l' quên' de l' forêt.

Les ouvrieriers mineurs tienn'nt aux arts comm' tout autes.
Ils sont fiers d'Harpignies, leu cher compatriote.
Ils ont toudis eun' bonne et larg' plach' dins leu cœur
Pou les vaillants artiss'; — leus aut's frèr's in labeur...

Armontés du tro d' fosse, ils obli'nt leus souffrances
In saluant l'z artiss', ces bell's intelligences
Qui, grâce à leur effort et l'incessant travail,
Sav'nt-té nous fair' connaît' des trésors d'Idéal.

L'éloge d' l'ouvierrier, cha dot plaire à l'artisse :
Ch'est si bon qu' dins s' pays insanne in fraternisse!
Aussi nous saluons avec joi' l' vieux doyen
D' l'Ecol' valenciennes', si belle à tout momint.

Beaucoup d' mineurs ont vu l' biau musé' d' Valinciennes.
Ils connott'nt Harpignies par el délicieuss' scène
Des pétiots écoliers in train d' voler des pons,
Quand l' gard' champête acqueurt pou surprindr' les fripons.

L' Temps, qu' nous pouvons armettre au fouftier gard' champête,
Pass' comm' s'il arot pris del pourett' d'escampette.
Mais la gloir' d'Harpignies, qui n' peut qu' s'éterniser,
Rest'ra, comme l' gamin, tout in haut du pommier!...

Septembre 1901.

L' Vantard

Cafougnett' ch'est un brave homme;
Mais parfos i vous assomme
Quand i vous d'vise in bavard
Et qu'i veut faire el vantard.

Eun' fos, à l' nouvelle année,
Chez s' comarate Amédée
Il arriv' friand-battant,
Histoïr' de l' mette in bon an.

« J' vous l' souhait' bonne et heureuse ! »
L' femm', qu'arrive el min' sérieuse,
Répond : « A vous parell'mint !
M'n homme est in haut pou l' momint.

« I-est malad, i-a les pauquettes!
J' vous in pri', Zeph Cafougnette,
Dépêchez-vous d' vous r'tirer :
Cheull' maladi' peut s' gagner. »

« — Mi ? répond Zeph par bravade,
J' n'ai jamais été malade.
J' n'ai point peur, j' n'attrap'rai rien :
J' n'ai jamais eu b'soin d' méd'cin ! »

« — Ch'est égal, qu'alle erprind l' femme,
Vous l'z attrap'rott's bin tout d'même.
Vot' visag' s'rot tout plein d' tros :
Vous n'êt's pas déjà trop biau ! »

« — Non, non, j'in ai bin vu d'autes,
Ah ! j' voudros qu' vous m' connaîtrott's. »
In disant cha, not' blatier
Grimp' quate à quat' l'escalier.

« — Bonjour ! éj' té la souhaite !
N'euch' point d' craint' : ch'est Cafougnette. »
L' malad' li répond dé s' lit :
« — Bin, mon vieux, t' n'as point peur, ti. »

« — Mi? jé n' crains vint ni orage !
J' trouv' qué ch'est d' l'infantillage,
L' vaccinag', tout l' saint-frusquin !
J' n'ai jamais eu b'soin d' méd'cin. »

— « Bé nous allons boire un verre
J' vos, Zeph, qué t'es un vieux frère.
In bot, et, les verr's vidés,
Cafougnett' veut r'dévaler. »

— « Comarat' comm' té d' dépêches!
Mais, t'as tes pieds tout pleins d' neiche.
Attintion! t' pourros glicher,
Et bourler dins l'z escaliers...»

— « Mi? kaiïr, jamais d' la vie!
Pas pus d' chut' qué d' maladie.
J'ai déjà tant desquindu,
Ej' n'ai cor jamais kaiü. »

L' dernièr' phras' n'étoit point dite
Qu' Cafougnette s' précipite,
Gliche et s'écroul' — patatras! —
S' tièt' premièr' du haut in bas.

— « Il est tué, mon Dieu, ma mère ! »
S'écri' l' malad' prêt à braire,
I s' traîne in bas aussitôt.
L' brav' Cafougnett' s'erlévot.

Il avot du sang plein s' tiête,
Deux boursiaux comm' deux cholettes.
Ses lêvr's dév'nott'nt, in s' gonflant,
Des bords ed capiau montant.

— « Bin ! ch'est bon, bin ! in v là eine
T' vos ? té t' révernîs su' l' daine.
Pourtant j' té l'avos bin dit
Ed faire attintion à ti ! »

— « Mi ? répond Zeph Cafougnette
J' n'ai mi' rien, bé dû ! bah ! ouaitte !
Non, non, n'y-a point d'imbarras...
Mi, j' desquind toudis comm' cha ! »



L' Maître del Maison

Au peintre Moreau-Deschambres.

Tout franc qu'il est, l' comarat' Cafougnette,
Dins sin ménach', ch'est l' blanc bonnet qu'est l' maîte.
Mon Dieu ! J' sais bin qué ch' n'est pas là tout seu.
Ch'est vrai ! oui, mais mieux vaut êtr' maîte à deux.

Ainsi, l'aut' jour, l'innochint comarate
R'lavot l' vaissell' : Berdouf ! i casse eun' jatte.
Iou, iou ! Seigneur ! es' femme arriv' su l' fait,
Et, pou l' punir, all' li lance un cop d' pied.

— « Tiens, fainéant ! Té cass' tout dins m' cahute !
J' peux pus seul'mint sortir eun' pauv' minute
Qué, quand éj' rintr', l' pathiau est dins l' maison...
Té n' ramonn' point et té cass' mes bidons ! »

L'pauv' diap' répond : J' né l' fais point exprès, femme! »
— Qu'mint, té répliqu', t' veux m' mettre hors ed mi-même?
Dûss' qu'i-est l' ramon? Cré nom dé zo d' vaurien...
J' cros qu' dé c' cop-chi té pass'ras l' goût du pain! — »

Prénant l' balai, cheulle infernal' commère
S'élanç' su s'n homme in rugissant d' colère.
L'pauv' Cafougnett', pour êtr' mieux à l'abri,
A l' grand' vitess' s'infournaque d'zous l' lit.

Mon Dieu maman! l' femm' alle est d'eun' détresse
D' vir qu'all' n' peut point randouiller tout' à s' n'aisse, —
Qu' pour atteindr' l'homme all' s' met à foustiquer...
Mais, in-d'sous l' lit, l'autre i sait s' rinfrogner.

L' femme all' li cri' : — Veux-tu sortir, brisaque?
— J' sortirai point! qué l' pauvre homme i soumaque.
— Sortiras-tu d' pa d'zous l' lit à la fin?
— Pou ti m' taper, bé, non non, j' sus chi bin. —

— Veux-tu sortir, fainéant, rien qui vaille?
Veux-tu sortir, — assassineux! canaille?
— Non, j' reste d'zous l' lit, qu' Cafougnette i répond,
Pou mi t' fair' vir qué j' sus l' maîtr' dins m' maison! »

Hommage à Valenciennes

A Monsieur Constant Moyaux.

Pays des Arts, quand la France est tranquille,
Pays des brav's quand vient l'adversité,
Salut, honneur à cheull' bonne et franqu' ville,
A Valincienn's, à l' courageus' cité!

Pou les Biaux-Arts, Valincienn's i' rayonne :
In n' les compt' pus, ses succès, d' puis longtemps !
Combin d' chefs-d'œuvr's s'éparpill'nt té dins l' monne,
Sortis des mains d' ses courageux infants !...

Fiers desquindants des habil's dintellières,
Pou continuer l' biau passé d' leus aïeux,
Tes fieus esculpt'nt des dintell's dins les pierres
Et nous fait'nt vir des biautés dign's des cieux.

Oh ! ces artiss's sortis d'eun' si bonn' race
Qui, pa l' Travail et l' poétiqu' savoir,
Nous fait'nt rêver et nous impêch' qu'in n'passe
Près des biaux jours sans s'in aperchévoir !

Ces brav's infants qué toudis t'incouraches,
Nous font connaîtr' d' la natur' les biaux coins...
Au malheureux, à ch'ti qu'a trop dur' tâche,
Ils font rêver, pou qu'i n' sé désol' point.

Nous aut's, mineurs, dins nos noir's espitures,
Queull' joi' d'avoir Valincienn' près d' nos trous !
Près d' tes attraits, la vie est moins obscure...
Pis tant d' Génî's sav'nt té souffrir comm' nous !

Pays des Arts quand la France est tranquille,
Pays des brav's quand vient l'adversité,
Salut, honneur à cheull' bonne et franqu' Ville,
A Valincienn's, à l' courageus' cité !



L' Baudet d' Cafougnette

A mon ami Adolphe Jacob.

Un biau jour, Zeph Cafougnette
Acate un baudet à l' fiête, —
Histoïr' d'aller s' pourmèner
D' timps in temps sans s' fatiguer.

Tout va bin. L' bon comarate,
Chaqu' jour i fait s' pourménate.
Aussitôt s'n ouvrag' fini,
Monter su s' biêt', ch'est s' plaisi.

« Hu', Martin! — L'homm' fier de s'n œuve,
S' drèch' comme un cardon à l' pleuve.
I s']crot pus biau, d'sus s' baudet,
Qué l' général Gallifet.

Un jour, voulant fair' des siennes,
Vers la foire ed Valinciennes
I s' dirige au grand galop
D' sin baudet si minguerlot.

Arrivée aux bords de l' ville,
L' pauv' biête all' trann' su ses quilles.
Cha s' comprind : un tiot baudet,
Faire eun' rout' parelle à pied !

Et pis d' porter Cafougnette,
All' n'in pouvot pus, l' bonn' biête...
All' fonflit tout d'un in cop :
L' cavalier bourl' dins l' rucheau.

V'là Cafougnett' bin in rage :
I s' démèn' comme un sauvage !
— Ah ! fainéant, t' mé l' paieras !
J' vas t' rosser à tour dé bras ! »

Et d'sus l' biêt' — jour dé la vie ! —
Il os' léver s' parapluie.
Oh !... mais Martin sint l'affront :
I s' rélièv' tout d'un seul bond...

Et lanc' ses deux pieds d' derrière
Su s' bourriau ! Mon Dieu ! ma mère !
Cafougnett' veut l'éviter :
I r'débiroull' dins l' mortier.

L' brav' baudet, après s' ruate,
I dégalop' des quat's pattes, —
Tortinant s' queu' dins s' tourmint,
I s'in va tout drot s' quémin.

Cafougnett', meurtri, s'arlieve,
S' frott' comm' s'il sortot d'un rêve,
Et r'prind s' rout' clopin-clopant,
Su les trac's du vol-au-vent !

Mais l' baudet a pris l'avanche,
I pass' comme eun' avalanche,
Queurt cor pus vit' qu'un bon qu'vau,
A l' grand' surpris' des bourgeois.

Et tout in courant d' la sorte,
I s'infil' par eun' grand' porte
Dins eun' caserne ed soldats...
Hors d'haleine, i s'arrêt' là.

L' factionnair' cri' : « V'là l' minisse ! »
Y avot d' quoi mouiller s' quémisse :
Tous les homm's du régimint
In deux s'cond's intour'nt Martin.

In s' moqu' de s' trop grêl' carcasse. —
Un drôl' l'approche et l'embrasse.
In rigole, in pouss' des cris
D'avant l' baudet tout ahuri.

Comme in vot qué l' biêt' gargotte,
Un soldat l' couvr' dé s' capote,
Un aut' li met s' ceinturon,
Pis un képi à pompon.

In ajout' les épaulettes,
Si bin qu'un rien d' temps, l' bonn' biète
Avot l'air d'un vrai soldat
Attendant l'heur' du rata.

Vers el porte i tourne es' guive,
V'là qu' Cafougnette il arrive,
Plein d' berdouille et tout cru d' caud...
In vot d'ichi queu tableau !

Veyant s' biête in militaire.
El pauvre homme i s' met à braire.
Et d'eun' voix rimpli' d' chagrin,
I dit comm' cha à Martin :

« — Pour eun' tiot' raison — eun' pranne —
Qué nous avons eu insanne,
Ch' n'est pas possibl', brav' baudet,
Qué t'es venu t'ingager?... »



L' Rétiau

Au statuaire Gauquié.

L'aut' jour, el bon Cafougnette,
L'homme in n' peut point pus honnête,
Ouvrot comme cha inter temps,
In rêtlant s' blé dins les camps.

Tout d'un cop i passe un liève.
Vite Cafougnette i s'éliève
Et met l' liève in jou', sitôt,
Avec el manche de s' rétiau.

« Oh ! iou ! iou ! pinsot no drôle,
In t'nant s'n othieu à s'n épaule,
Si m' rétiau ch' s'rot un fusil,
C' lièv'-là s'rot bintôt pour mi ! »

Oui, mais juste à l' même minute,
Un chasseur, derrière eun' butte,
Su l' liève i vénot d' tirer;
Et l'animal étot tué !

V'là qu'arrive el gard'-champête.
Il avot vu Cafougnette
In joue avec es rétiau.
I li dit : « Vite à l'osteau !

Vous vénez d' tuer un liève.
R'vettiez, le v'là là qui crève.
Vous connaissez l' cod' pénal ?
J' vous dresse un procès-verbal. »

L'aut' répond : « Pardon, m'sieu l' garde,
Aussi vrai qu' cha vous ergarde,
J' jure qué j' n'avos point r'marqué
Qué m' rétiau i-étot querqué ! »



L' vieux Violoneux

A mon ami Ludovic Blareau.

Au cabaret, l' jour ed quinzaine,
Au mitan des mineurs joyeux,
Arrive un vieux pèr' sans haleine,
Ancien mineur violoneux.

D'un vieux mineur il a bin l' misse,
Et les cops bleus qu'i-a su ses mains
Font bin vir qu'i n'est point l'artisse
Qu'in rinscont' dins les bohémiens.

Ch'est l'ancien musicien d' villache :
I nous rappelle el bon vieux temps.
Ch'est *l'orchestr'* des anciens mariaches.
Oh ! comme in l'aim' bin, c' vieux restant !

El bon vieux révill' nos souv'nances
In raclant tous les vieux morciaux
Qu'i juot dans l's assauts d' danses...
In aime à s' rapp'ler ces assauts.

Les maît's à danses d' nos contrées,
Passés maît's dins les régimints,
Vénott'nt donner des p'tit's soirées,
Pou des malheureux, l' pus souvint.

Ch'étot pour tous eun' bonne aubaine,
Ed vir si gracieus'mint danser,
L'usinier, l'ouverrier à l' veine, —
(Car ch'étot tertous d'z ouverriers).

L' danseux portot des bell's chavattes
Avec des s'mell's in caoutchouc. —
Marronn' blanqu', cheinture écarlate,
Tout cha léger, propre et d' bon goût.

In avant! pou la *Fricassée*,
La *Chabotier'* — danse à chabot —
L'*Inglais'*, l' viell' *Gavott'* passée...
Queulle élégance! Comm' cha dallot!

Certains dansott'nt avec tant d' grâce
Et f'sott'nt tant d' plaisir à tertous,
Qu'in sortot s' porte-monnai' dé " s' tasse "
Pou restapler l' plancher d' gros sous.

Et not' danseux " battot des ailes ",
Sautot, glichot, volot dins l'air,
Et l' musicien, tout à l' foufielle,
Lançot s' n'archet comme un éclair.

Attention ! Vl'à un tiot ninoche...
R'vettiez comme i danse ch' l'infant!
Et sitôt v' là tout l' monn' qui s' hauche
Pou vire el tiot danseux d'huit ans...

Et les cœurs i s'in vont à l' loque,
Et les larm's perl'nt à tous les yeux,
Tell'mint c' pétiot jonn' d'épinoque
Vous danse avec un air gracieux !

Oh ! doux plaisi, plaisi d' jeunesse
Et surtout plaisir innochant,
Qu'in est contint, qu'in est à l'aise
In s' rappelant vos doux momints...

Aujourd'hui l' lèvr' du vieux marmotte
L' musique qu'i ju' su s' violon. —
I faut qu'il l' murmure' not' pour note,
S'il veut s'in rapp'ler tout du long.

Mais les ouverriers boiv'nt leu pinte,
Cri'nt et berlaff'nt sans l'acouter,
Et donn'nt au vieux, qui s' déclaminte,
Tout d' même un sou par charité.

Veyant qu'in n' l'acoutot point, c' brave,
L'aut' jour il a joué du nouviau.
In comminchant i' cri', l'air grave,
« Voici l' polka des p'tits moineaux ! »

Mais v'là qu' tout l' monne i s' met à rire,
Tell'mint qu'i juot mal cheull' polka.
El pauv' faisot pitié à vire
Du peu d'effet qu'i faisot là...

Il a tell'mint eu l'âm' solée
Qué, sans dire un mot, il a r'mis
S' vieux violon dins s' toile chirée. —
Pis, tristémint il est parti...

Un biau Tableau

A mon ami Alexandre Leleu.

All's sont monté's d'avanche,
Laissant écrire' papa...
Oh! les biaux pétits anches,
Couqués bouchi-boulà !

Ravett', maman, ravette :
A-t-il quéqu' coss' pus biau
Qué quand ces trois fillettes
Dorm'nt in cari'-mancheau ?

L' lit est tout plein d' chair rose
Et d' chéveux répandus.
Ch'est eun' apothéose
Ed biaux amours joufflus.

L' pus tiote et l' pus r'muante
A laissé s' berche in plan,
Pou v'nir, avec les grantes,
Juer in s'indormant.

In s' roulant, les chéries,
Comm' si ch' s'rot su l' gazon,
All's sé s'ront indormies
Là, pèl'-mèl', comme all's sont !

L'ainée, à l' douch' figure,
Tient d'un air protecteur
Un bourlot d' couverture
Qu'all' pinse être es' tiot' sœur.

L' deuxième est là su l' couche,
A travers complèt'mint !
All' sourit à plein' bouche
In moutrant ses biaux dints !

Mais l' pus biau, ch'est l' pus p'tite :
Qu'alle a l'air satisfait !
I n'y a rien qui l'agite,
C' pus bell' fleur du bouquet,

Tout' minc' comme eun' marotte,
C' chérubin du bon Dieu,
In fermant ses nonottes
Prind du r'pos tant qu'i' peut.

All' sont monté's d'avanche,
Laissant écrire' papa...
Oh ! les biaux pétits anches,
Couqué's bou-chi-boulà !



Compliment à la Muse noire

Dit à Valenciennes, à l'occasion de la Fête de la Reine des Mineurs en 1903.

Rein' d'un jour, acceptez l'hommage
Qué vous apport'nt vos noirs sujets.
Vivez heureuse et toudis sage :
Ch'est l' vœu sincèr' des carbonniers.

Rein', ravettiez comm', du fond d' l'âme,
L' peuple i salu' vot' majesté.
D'un si bon cœur s'il vous acclame,
Ch'est parc' qu'il a quier l'honnêt'té.

Ouverrièr' sage et travailleuse,
Aîné' d'eun' binde ed huit infants,
Vous rindez vot' famille heureuse
Avec el grâce ed vos seize ans.

Pou les infants, — joyeus' phalange,
Qui n'a qué l' travail pour espoir, —
Vous êt's un modèle, un bon ange
Qui les dorlot' matin et soir!

Dins l' tiot' maison, avec vot' mère,
Vous rindez tout si propr', si biau,
Qu'in r'vénant del foss', vot' brav' père
Pins' rentrer dins un tiot château.

Queu bel eximpl' pou les familles
Dùss' que l' fortune n' sourit point!
Quand el santé nous laiss' tranquilles,
In peut être heureux dins sin coin.

In sait bin qué tout n'est pas rose,
Cha n' va pas toudis comme in veut.
Bah! aujourd'hui parlons d'aut' chose.
Quand in s'amuse, in travaill' mieux!

Donc, tout à l' joie et viv' not' Reine!
Vive el bell' Rein' des noirs mineurs!
Sa Majesté d'main r'prindra s' peine,
Sans êtr' fière ed tous ces honneurs...

Rein' d'un jour, acceptez l'hommage
Qué vous apport'nt vos noirs sujets.
Vivez heureuse et toudis sage :
Ch'est l' vœu sincèr' des carbonniers !



Les Forges et Aciéries de Denain

A mes amis Corneille et Paul Theunissen.

Visiter eun' pareille usine,
Surtout pour un ouvrier d' mine,
Vraiment, ch'est eun' si bell' saquoi
Qu'in in est contint comme un roi !

Dins les Forg's, nous filons d'emblée
Vers eun' diablesse ed' quéminée, —
Eun' tour, putôt, un *haut-fourneau*,
Où l' cok' fond l' min'rai comm' del iau.

Les Forg's in possèd'nt quat' parelles.
Ch'est l' cœur ed l'usin', ces tourelles.
Sans l' font' qui vient là s' fabriquer
In n' peut fair' ni l' fier, ni l'acier.

Nous montons tout in haut. Cha gronde.
In s' sint frémir à chaqu' séconde.
L'Impir' Vulcain n' s'rot fauque un jeu
Près d' cheull' mass', près d' cheull' *Tour ed' Feu*.

D' là nous avons eun' vu' grandiosse.
L' forte industri' de D'nain s'exposse
Dins tous ses pus r'muants détals :
Ch'est l' panorama du Traval.

A gauche, in vot, noyés d' poussière,
L' *Foss' Rénard* et s' noir terri d' terre...
Les *Fours à cok' Turen'*, pus lon,
Lanc'nt leurs roug's flamm's in tourbillons.

In fac' les bateaux des rivages,
Pis l' *Vieille usine* et ses puddlages,
L' *train r'iversible*. D'énorm's lingots
Promèn'nt leurs feux roug's tout d' t'avo.

A droit', *Haut's-Fourniaux trois et quate*
Derchant leu lourd' carcass' noirâte. —
Partout des flamm's et du mouv'mint.
Ah ! ch't' un cop d'œil curieux, vramint !

Dins les grand's halles d' finissache,
Des longu's barr's in feu s' mett'nt à plache.
Un peu au-d'sus, in vot l' *Bess'mer*
Crachant des gerb's joyeus's in l'air.

Nous tournons. Tiens ! eun' tiot' boqu'rette !
Dins l' drame, un décor d'opérette !
Ch'est un bos, d' hazard épargné, —
L' bos d' Douchy un peu foursequé.

Oh ! c' bos dot êtr' l'extrêm' frontière
Pou les osiaux, car el feumière
Et l' flamm' qui sort'nt du pays noir
Dottent les mettre au désespoir.

Ainsi d' pauv's pigeons s' trompant d' route,
Attirés pa l' clairté sans doute,
Sont vènus morir, asphyxiés,
D'zeur les fourniaux illuminés.

V'là cor des lueurs d'incendie
Montrant l' silhouett' del *Ver'rie*.
Toudis flamm's et feux tout partout :
In crorot qué l' Vill' noire all' bout.

Pis, d' l'usin', v'là là-vo la gare.
A chaqu' minute in y démarre
Des trains partant d' tous les côtés.
Ch'in est aussi, d' l'activité !

Les *Fours Martin*, cheull' brûlant' ruche,
Bourdonn' . — Là-d'sous aussi l'in bûche !
In vot d' l'acier qui coul' brillant
Comme eun' vrai' source d' diamant.

Des bâtiments noirs ed' l'Usine
Su'nt del feumière, et l'in advine
Qué des feux couv'nt aussi là-d' dins.
L' vapeur sort' même des souterrains !

L' *haut-fourneau* ming', — queull' gourmandisse ! —
Deux chint mill' kilogs d' marchandises
Dins l' mêm' jour. I n' faut point du r'tard !
Aussi s'n intré' s'appell' *gueulard* !

L' soir i kait, nous r'desquindons vite.
In bas tout l' personnel s'agite,
Chacun à s' post' vient s'aplacher.
Queull' chance ! nous dallons vir couler !

Armés d'un bélier, l'z' homm's vont faire
L' tro d' coulé', dins l' tierr' réfractaire.
Eun' batroull' posé' tout in bas,
In tape d'sus à l' forch' des bras.

Ch'est biau ! — Six homm's aux gest's d'hercule
Lancent l' bélier su l' barr' qui brûle.
In dirot des guerriers anciens
Fonçant les port's pa l' mêm' moyen.

D'un tissu d' fier, l'ouverrier s' voile
Pou s' garantir del pleuv' d'étoiles
Qué l' font' vient d' faire in s'incourant
Du tro qui rugit in bavant.

Chaque homm' s'agit' comme un biau diape,
Diriche l' torrent d' font' dins l' sape. —
Moitié vêtus, l' capiau su l'z' yeux,
Oh ! qu' ces gins ont l'air courageux !

Les rucheaux d' lav' jett'nt leu leumière
Dins l'écrin noir qu'est l' Vill'-Feumière. —
In vot s'agiter des rayons
Qu'in peut vire à pusieurs lieu's long.

Dins eun' grand' poche, el fonte all' coule,
Et bouillonne comm' del ratatouille.
L'énorm' caudron, sur rou's monté,
S' manœuvre avec facilité.

Eun' locomotiv' vient bin vite,
Conduit l' poche ed font' tout' liquite
Au *Bess'mer*. Là l' *Convertisseur*
Cang'ra l' fonte in acier meilleur.

Quat' *Convertisseurs* d'eun' grand' talle,
Ringés in eun' ligne d' bataille,
Ont l' forme d' géant's biêtes d' mer :
Ch'est les baleines d' Luchifer.

Attention ! Un appareil bouge...
L' monstr' s'abasse, ouvre eun' gueul' tout' rouge, —
Un roug' feu qui sanne attirer
L' visiteur qui veut l' ravettier.

In verse à mêm' dins s' gueul', béante,
El font' liquite et bouillonnante. —
In l'avalant, l' balein' rugit
Et lanc' tant flamm's qué l' ciel rougit.

L' monstre est gavé, i r'lève es' tiête
Et nous fait frémir ; car i jette
Un cri plus fort qu'un cop d' canon,
In r'lançant des flammes d' démon.

Toudis rugissant, i souffelle
Des millions d' joli's étincelles.
L' feu d'artifice el pus fameux,
N'a point d' bouquet si merveilleux !

In nous dit, pou pus d' connaissance,
Qu'eun' machin' d'eun' très grand' puissance
Souffelle ed' dins l' fonte à grands cops
Pou brûler les matièr's in trop.

Eun' fauss' manoeuv' ! l' maître s' démène !
Pour sûr tout l'infer es' déchaîne !
L'z' homm's s'interpell'nt sans être compris :
Un bruit d' tonnerre étouff' leus cris.

A nouviau l' biête ed feu s'abasse,
Nous montre eun' infernal' grimace.
Des homm's masqués li jett'nt del chaux :
L' biête aval' tout à plein gasiau.

Lé v'là core' el monstr', qui s'éliève
Et qui r'souffelle, à pleines lèves,
Feumièr's et flamm's, roug's comm' du sang,
Qui mont'nt au ciel in mugissant.

In est à la fin du biau drame :
In l'a vu pa l' couleur del flamme. —
L' convertisseur s'abass', calmé.
L' maîtr' ravett' dins l' vintr' du damné.

L'acier est à point, l' soupe est cuite !
L'z' homm's masqués écum'tent l' marmite
Comm' s'ils écum'rott'nt du bouillon...
El bon acier mijot' dins l' fond.

In l' coule incor dins eun' grand' poche
Qu'in conduit sous un hall' tout proche.
Ch'est là qu'in l' moul'. Pis chaqu' lingot
Est imméné presqu' aussitôt.

Suivons c' lingot roug' qu'in diriche
Au *blooming* pou qu'in l' dégrossiche.
Ch'est un intéressant travail.
Nous v'là in fac' du train à rails.

L' lingot s'amout' comme un pain d' chuque.
Deux mill' kilogs paraiss'nt eun' buque,
Tant in l' vot facil'mint s' placher
Pa les machin's qui l' font glicher.

Lé v'là qui file ed' d'sous l' cylinte,
Et l' masse ed' fier s'in va s' rétinte
In j'tant eun' ribambelle d' feux
Qui s' pitent jusqu'à dins nos ch'veux.

In s'allongeant comm' del guimaufe,
L' fier pass' près d' nous. In sint qu' cha cauffe.
In s' méfi' dé c' ruban brillant
Qui charm' les yeux in les grillant...

Quand les dernièr's manœuv's sont faites,
L' rail a quéqu'fos t'qu'à soixant' mètes. —
I n' faut point d' rail aussi long qu' cha :
Nous dallons vir düss' qu'in l' cop'ra.

Cheull' pièche d'acier, qui sann' si dure,
In l' cop' comme eun' vrai' pièche ed' burre.
L'espac' de s' mettr' pou ravettier,
In v'là cor quat' morciaux d' copés !

Ch'est tout d' même extraordinaire. —
Pou les tôle's, ch'est eun' autre affaire :
Dins un four, in prind un lingot,
Comme on prind s' toubac dins s' pal'tot,

Eun' machin', tout à fait parfaite,
Allonge un bras comme eun fourchette,
Et vous prind tros mill' kilogs d' fier
Dins l' four aussi roug' qu'un infier.

All' tourne es' bras, qu' ch'est eun' merveille !
Et met l' lingot, tout à s' pus belle,
Par tierr' sus des épais rouleaux,
Qui pouss'nt, sous l' cylinte, el morciau.

Cha buque un cop comme un cop d' mine !
Et l' masse d'acier all' sé lamine,
S' rétind, comm' fait l' pâte d' beignet
Sous les p'tit's mains d'un blanc-bonnet.

In fait des tôle's pou les chaudières,
Des tôle's ed' qualité première.
In s'adress' volontiers à D'nain
Pour avoir du fort et du fin.

Nous d'allons vire el vieux puddlage. —
In nous fait r'marquer au passage
L' viell' machin' qu'a d' pus d' cinquante ans. —
Que d' progrès in a faits d'puis c' temps !

L' puddleur, non pus, n' l'a point fort belle.
L' sueur tout d' t'avo s' corps ruisselle,
Quand l' vintre au feu, i toull' dins s' bain
L' pâte ed fer comm' del pâte ed' pain.

I rimmonchelle s' pâte in boule,
L' porte au martéleur qui l'arfoule
Et l' mastique, in d'sous du pilon,
Comm' si ch'étot du cras ballon !

L' fier in lingot, in s'in impare
Pour in faire eun' espèce d' barre. —
Au laminoir, qu'est là tout près,
L' fer ordinair', tout brut, est fait.

Ch'est fini. Queull' curieus' bésonne ! —
A ch't' heur', fer, acier vont dins l' monne
Prindr' mill' form's, — d'après l' volonté
Qu'exig' l'humain' nécessité.

Nous partons, l'âm' tout' frissonnante,
In rêvant à l'allur' puissante
Qui règn' dins l'usin' plein' d'action
Et qui mérit' l'admiration.

D'puis c' temps, avant d' desquinte à l' fosse,
Quand j' vos des feux d'apothéosse
S'élançant d' l'aciérie aux cieux,
Au *fond* i r'vienn'nt cor à mes yeux !

Octobre 1903.



Aux Pêcheurs bretons

*Pièce dite à la Fête organisée au Théâtre de Lille, en 1903,
au profit des Pêcheurs bretons.*

Oh ! brav' pêcheur breton, combines' qué t'es à plaindre.
Quoi ? parc' qué, par hasard, n'y a point d' poisson à prindre,
T' n'as pas d' pain à mainger, pas d' loque à t' mettr 'su l' dos,
Les tett's de t' femm' sont vid's et té perds tes marmots ?

Pourtant l' blé a poussé, l'an dernier, dins not' France,
I a germé pour tertous, mêm' pou ch'ti qu'a pas d' chance.
Té dos mainger, c'pindant, si, malgré tes efforts,
Les sardin's argenté's n'ont point rapporté d'or !

Oh ! cha dot êtr' bin trist' dé t' vir, l' journée intièr,
Cacher après l' poisson sous l' vint hurlant l' misère,
Pis, t'in r'tourner sans rien, minape et déloqu'té,
Dire à t' femme, in brayant, qué t' n'as rien rapporté.

Mais prinds patiench', brave homm', t' souffrance alle est si dure
Qué l'in verra c' cop-chi qu' té manqu' souvint d' pâture. —
Fallot c' nouviau malheur pou qu'in pins' pus à ti :
In va t' donner du pain pou mainger t'n appétit.

Permetts, ô brav' pêcheur, qué l' mineur i t' salue,
Qui souhait' qu'all' finich' l'affreus' misèr' qui t' tue ;
Nos métiers sont pénibl's, ch'est d' bon cœur qu'in les fait :
Cha mérit' récompins', car ch' n'est point toudis gai.

T' barqu' qui r'pos' sur un rien, culbut' pindant l' tempête.
L'tierr' qui t' manqu' sous les pieds, nous l'avons d'zeur not' tiête
L' vint abîme t' visache et boursoufielle ed piau :
L'air vicié rind l' mineur aussi pâl' qu'un pierrot.

Ch'est l' sort qui l'veut comm' cha; mais, pêcheur, prinds courage!
Les biaux jours vont r'venir, il ira mieux t'n ouvrage.
Pis i faut espérer qu'après si dur' leçon,
Té n' manqu'ras pus d' farin' parc' té manqu'ros d' poisson.

Salut! pêcheur breton! Qué l' mer t' soit généreuse!
Qué t' femme et tes infants aient eun' vi' pus heureuse!
Accepte, avec l'obol', l' souhait d'un carbonnier :
Pus grand' part ed bonheur et du pain à mainger...

L' Bouchon d' Champagne

Pour Ernest Laut.

El flacon du mineur r'poss' sur un tas d' carbon,
Plein d' boch's comme un clairon qui arot fait l' campane...
El goutte ed chicoré' qui groull' dins c' vieux bidon
Est pou l' mineur, à l' fosse, eun' bienfaisante tisane.

Ah! queu service i rind à l'ouvierrier, c' flacon
Dont l' triste aspect donn'rot du dégoût au profane!
Hasard bin singulier, in r'connot qué l' bouchon
Qui bouche c' pauv' bout'lot est un bouchon d' champagne...

Oui, c' lièg' qu'eut tant d' bons soins tout d'puis s' première enfance,
Et qui sauta bin haut dins un jour ed bombance,
Est là r'kaiü bin bas, — à mill' pieds d' profondeur!

Mais c' bouchon dégradé n' fait point mauvais' figure. —
Li, qu'étot d'jà si bin dins s'n éclatant' dorure,
S' tièt' gonflé' bouche au mieux l' noir bout'lot du mineur!

Tableau d'Automne dins les corons

Au maître Auguste Dorchain.

Les infants s'amus'nt à l' breunette,
Deux par deux longeant les corons.
Ils sont d'eun' joi', qu' ch'est eun' vrai' fiête
D' les intindr' canter leus canchons...

C' qui fait leu bonheur, ch'est peu d' chose:
Ch'est eun' lantern' qu'un p'tiot gamin
A faite avec eun' bett' rav' rose,
Et qui les éclair' joyeus'mint.

Qu'ils sont contints d' suivr' cheull' leumière!
Il est l' soir, il est temps d' rentrer.
Mais dé d'sus l' pas d' leu port', les mères,
Les veyant si gais, les laiss'nt juer.

All' march' fin crân'mint, l' bind' joyeuse !
Tous s' drèch'nt, d'puis l' pus grand t' qu'au pus tiot,
Les yeux su l' bett' rav' lumineuse
Comm' des soldats su leu drapeau.

Qu'est-c' qu'ils ont pou vibrer d' la sorte,
Ed toute el forche ed leu p'tit cœur ?
Ils n' sav'nt point chu qui les transporte...
Chacun a s' façon s' crot vainqueur...

Joi' courte, hélas ! — L'z infants, pèl'-mêle,
Tristémint, sont bintôt r'venus.
Leus illusions, pis l' bout d' chandelle,
Dins l' fond d' bett' rave avott'nt fondu !...



A "La Betterave"

(Association amicale des Enfants du Nord et du Pas-de-Calais)

HOMMAGE D'UN OUVRIER MINEUR

Permettez, comarat's, que, sans trop fair' d'imblave,
J' dise m'n erconnaissance aux bonn's gins del « Bett'rave. »
Permettez qu'un noir diale, un ouvrier mineur,
Vous mett' tertous à l' fos à l' pus bell' plach' dins s' cœur.

Soyez certains qu' souvint, à pus d' mill' pieds sous tierre,
J' pins' volontiers à vous qui m' traitez comme un frère.
Oui, j' busîrai toudis au neuf décembr' dernier,
A l'honneur qué l' « Bett'rave » a fait à l'ouvrier.

J' n'aros point cru qu'un jour, dins eun' fiêt' magnifique,
J'intreros, à chabots, à l'Opéra-Comique.
Eh bin ! j'y sus allé, comarat's, grâce à vous :
Les mineurs de m' villach' vous in r'merci' tertous.

Ah ! comm' m' cœur battot au foyer des artisses,
Quand j' ravettios frôler mes pauv' vêt'mints d' toil' grisse
Su l' cotron des danseus's qui passott'nt tout près d' mi,
In riant gracieus'mint d' vir un homm' si saisi.

Plusieurs all' m'ont d'visé; jé m' suis fait franc tout d' même.
Inter nous les artistes ch'est vraitmint des biell's femmes,
Et pas si fièr's qu'in l' pins', des cœurs compatissants !
J' l'ai jugé, car ces gins m'ont parlé d' mes infants.

Ah ! quand j' pinse à tout cha, in étant à l'ouvrache,
Malgré qué dins eun' min' ch' n'est point l' même éclairache,
J'arvos cor cheull' biell' fiêt', j'arvos cor ces biautés,
Et les heures d' fatigu's s' cang'nt in heures d' gaités.

Voyez, gins de l' Bett'rav', comm' vous fait's bin les chosses :
Vos bienfaits ont d' l'écho tout jusqu'au fond des fosses.
Tout in vous amusant vous savez faire l' bien :
L' produit de l' fiêt', d'ailleurs, ch'étot pou les pauv's gins.

Eun' tapé' d' débutants vous doiv'nt de l' gratitude.
L'Industrie et les Arts, s'lon vot' bonne habitude,
Vous les réunissez dins des joyeux banquets
Duss' qu'in vot qu'ils sav'nt rire, el' Nord et l' Pas-de-Calais !

Bravo ! Vive l' « Bett'rave ! » Avec persévérance,
Protèg' les gloir's du Nord honorant not' bell' France !
Montr' tes biautés, « Bett'rave », et tout in les moutrant,
Aux choss's amèr's de l' vi' donne t' chucr' binfaisant



Homage à Pierre-Joseph Fontaine

ANCIEN MINEUR

Inventeur du parachute pour la cage des mines.

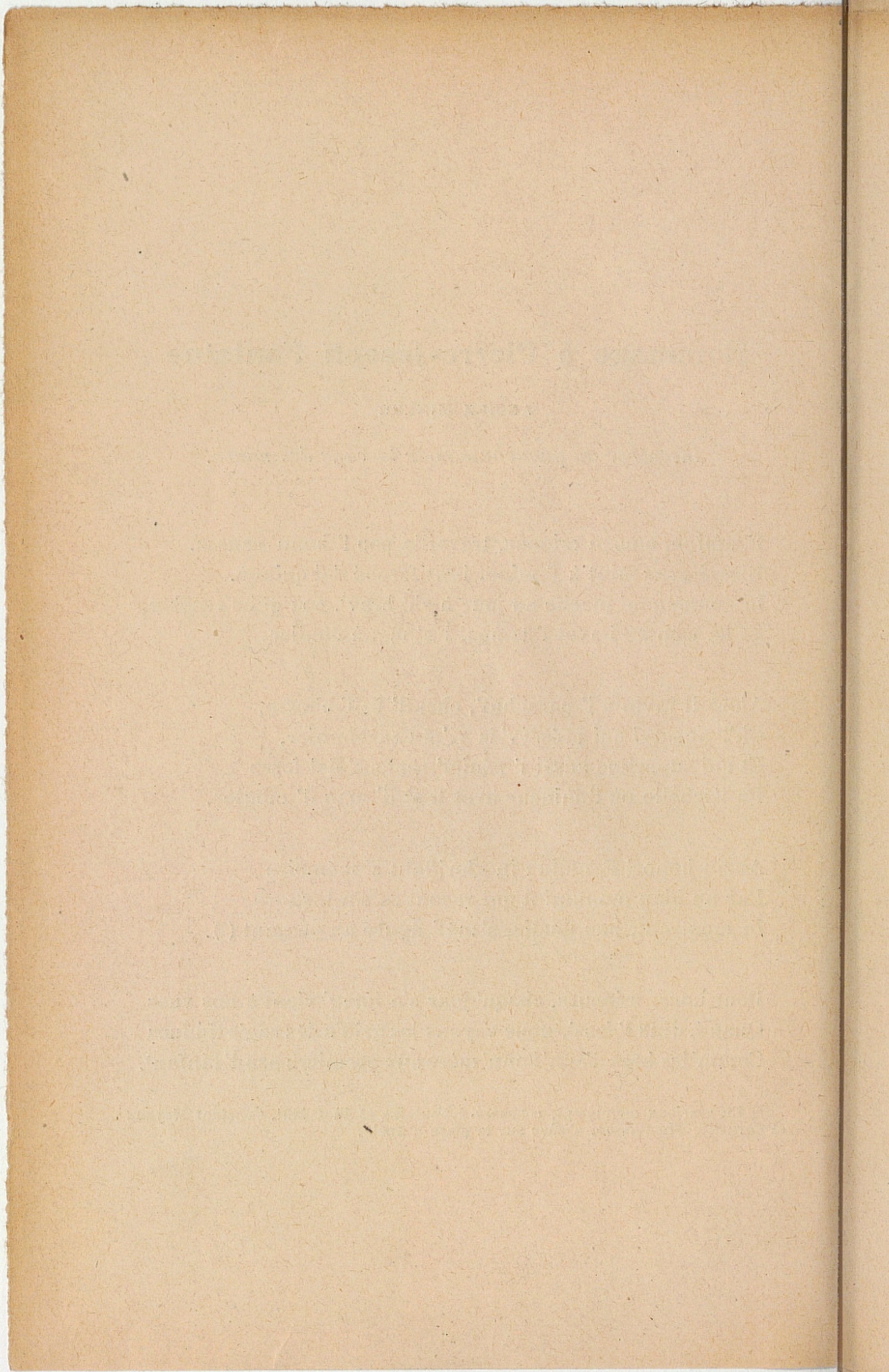
Fontaine, ancien mineur, travailla pou l' bonn' cause.
Blessé grav'mint à l' mine, i-est forché del quitter.
In donne eun' plache au jour à ch' brav', pou qui s'erposse,
Et là, comme i-avot l' temps, i s' met à étudier.

Alors il invinta l' parachut', cheull' bell' chosse,
Ch'l' appareil qui préserv' la vi' du carbonnier,
Et qui supprime aussi l' pénipl' remont' del fosse
Pa l'échelle où l' mineur avot tant d' mau d' monter.

Anzin honor' Fontaine in glorifiant s' mémoire
Par un biau monumint qui racont'ra s'n histoire
In moutrant, pou toudis, s' mâl' figure au passant (*).

Pour nous, mineurs, chaque jour s'n imag' vient à nos vues
Quand, dins l' foss', nous veyons les griff's des cag's tindues
Comm' les bras d'eun' bonn' mère aux premiers pas d'l' infant.

(*) Un gracieux monument, consacré à Fontaine et dû à MM. Constant Moyaux et Corneille Theunissen, s'élève sur la place d'Anzin.



GLOSSAIRE

GLASS

Fl

Ab

Ab

Ab

Ac

Ac

Ac

Ag

Al

Ag

Al

A r

Am

An

An

Ap

GLOSSAIRE

DES PRINCIPALES EXPRESSIONS PATOISES

EMPLOYÉES DANS LES VOLUMES

*Fleurs d'En Bas, Croquis au Charbon, Feuilletts noircis
et Coups de Pic et Coups de Plume*

Abassier, v. — Se baisser.

Abe, n. m. — Arbre.

Abloquer, v. — Travailler avec précipitation et sans aucun soin.

Acater, v. — Acheter.

Accrochage, n. m. — Entrée de chaque étage d'un puits de mine.

Acouter, v. — Écouter.

Agobille, n. f. — Objet sans valeur.

Alfos, adv. — Parfois.

Aguiter, v. — Guetter, surveiller.

Alloter, v. — Agiter, secouer. — Alloter (s'), v. pronominal. —
Faire le faraud; se dandiner.

A m' mote, loc. adv. — A mon idée, à ma guise.

Amonne, n. f. — Aumône.

Anche, n. m. — Ange.

Aniché, adj. — Accroupi.

Appauïette, n. f. — Appui.

Aqueurt (il), (ind. pr.). — Accourt (du verbe accourir)

Arbuter, v. — Buter, se cogner.

Archévoir, v. — Recevoir.

Arcommencer, v. — Recommencer.

Archos (j'), v. (ind. pr.). — Reçois (je).

Arculer, v. — Reculer.

Arfouler, v. — Refouler.

Arfusse (j'), v. (ind. pr.). — Refuse (je).

Argret, n. m. — Regret.

Arlaver (s'), v. — Se laver entièrement le corps.

Arot (il), v. (futur cond.). — Aurait (il).

Arpasser, v. — Repasser.

Arposer, v. — Reposer.

Arrinche (il), v. (ind. pr.). — Arrange (il).

Arsaqué, adj. — Retiré, renfrogné.

Arséqui, adj. — Desséché.

Artrouve, n. m. — Bal qui suit un repas de noce.

Artarder, v. — Retarder.

Artrouv'tent (ils), v. (ind. pr.). — Retrouvent (ils).

Arvénu, adj. — Revenu, arrivé.

Arvis (j'), v. (ind. pr.). — Revis (je), du verbe revivre (arvivre).

Assasineux, n. m. — Assassin.

Assièche (j'), v. (ind. pr.). — Assiège (j').

Attiquer, v. — Enfoncer, planter. (On dit aussi « instiquer »).

Autermint, adv. — Autrement.

Aveine, n. f. — Avoine.

Avo (tout d' t'), loc. — Tout partout.

Avotent, v. (imp. ind.). — Avaient (du verbe avoir).

Awui. — Oui. (On dit aussi « aé »).

Bac à chintes, n. comp. m. — Bac aux cendres (sous le foyer).

Babache, n. f. — Baiser (substantif).

Bafiou, n. m. — Méchant, mauvaise langue (du verbe « bafier », baver).

Baise, n. f. — Baiser (substantif).

Baise à bouquette, n. comp. f. — Baiser sur la bouche.

Ballon, n. m. — Bonbon.

Balour (envoyer à), loc. — Faire une farce.

Banque, n. m. — Bille.

Banqueter, v. — Sauter par bonds successifs.

Baquet, n. m. — Bateau, péniche.

Barouter, v. — Charrier (dérivé du mot patois BAROU, tombereau).

Basier, v. — Embrasser.

Batisse, n. pr. — Baptiste.

Beauco, adv. — Beaucoup.

Béguin, n. m. — Calotte d'ouvrier mineur.

Belle, n. f. — La lune.

Bénache ou **bénasse**, adj. — Bien aise.

Berche, n. f. — Berceau.

Bercheusse, n. f. — Femme qui berce les enfants.

Berdouiller, v. — Bredouiller.

Bergnoule, n. f. — Chose futile, babilole, fadaise.

Berlou, n. ou adj. — Louche, atteint de strabisme.

Bertonner, v. — Bougonner.

Bésonne, n. f. — Besogne.

Biau, adj. m. — Beau.

Bidon, n. m. — Meuble, vaisselle.

Biec, n. m. — Bec.

Biec-bos, n. m. — Imbécile, balourd. (Biec-bos, en patois, est le nom du pivoert.)

Binde, n. f. — Bande, foule.

Biser, v. — Faire jaillir.

Bisse (vint de), n. comp. m. — Bise (vent de).

Bistec, n. m. — Bifteck.

Blanc-bonnet, n. m. — Femme (par allusion à la coiffure).

Blanque, adj. f. — Blanche.

Blatier, n. m. — Qui agit ou travaille sans soin.

Bochu, n. ou adj. — Bossu.

Boquerette, n. f. — Petit bosquet.

Borraine, n. m. — Pipe en terre.

Bos, n. m. — Bois.

Bouchi-Boula, loc. — En désordre, pêle-pêle.

Bouchie, n. f. — Bouchée.

Bougeon, n. m. — Echelon, traverse.

Bougniou, n. m. — Fond d'un puits au charbon.

Bourlot, n. m. — Boulet (de neige).

Boursiau, n. m. — Bosse, horion.

Bourriau, n. m. — Bourreau.

Bout'feu, n. m. — Ouvrier chargé de mettre le feu aux mines.

Bout'lot, n. m. — Flacon en fer blanc du mineur.

Bowette, n. f. — Voie taillée dans le roc des mines.

Brader, v. — Gâter.

Bairons (nous), v. (futur). — Pleurerons (nous), (du verbe « braire », pleurer).

Brand'ler, v. — Branler.

Branque, n. f. — Branche.

Brayou, n. m. — Personne qui se plaint (du v. « braire », pleurer).

Breunette, n. m. — Le soir, à la brune.

Briquet, n. m. — Grosse tartine.

Briqueteux, n. m. — Briquetier.

Brisaque, n. m. — Personne qui casse fréquemment des objets par mégarde.

Bruant, n. m. — Hanneton.

Buquer, v. — Frapper avec bruit. Retentir.

Burre, n. m. — Beurre.

Busier, v. — Réfléchir.

Caboche, n. f. — Tête.

Cacher, v. — Chercher.

Cacher à sous, loc. — Aller réclamer de l'argent à un débiteur.

Cacheux d' gaillettes, n. comp. m. — Personne qui cherche du charbon sur le « terri ».

Cafouiller, v. — Chercher.

Cafu, n. m. — Ouvrière occupée au chargement des bateaux de charbon.

Caillau, n. m. — Caillou.

Cambusse, n. f. — Masure, vieille demeure.

Camp, n. m. — Champ.

Camper, v. — Faire craquer, faire sauter.

Canchon, n. f. — Chanson.

Canger, v. — Changer.

Cante (j'), v. (ind. pr.) — Chante (je).

Canteu, n. m. — Chanteur.

Cantiau, n. m. — Chanteau.

Capiau, n. m. — Chapeau.

Caracole, n. f. — Escargot, coquillage.

Caramel, n. f. — Le mot « caramel » offre cette particularité qu'il est *féminin* en patois.

Carbon, n. m. — Charbon.

Cardon, n. m. — Chardon.

Carimafiache, n. m. — Embarras, fouillis. (C'est peut-être une forme corrompue du mot « galimatias ».)

Carnéval, n. plur. (les). — Carnaval.

Carrette, n. f. — Voiture.

Castonate, n. f. — Cassonade.

Cat, n. m. — Chat.

Cauchette, n. f. — Chaussette.

Cha, pron. dém. — Cela.

Chabot, n. m. — Sabot.

Châle ou **Chachâle**, n. pr. — Charles.

Champe, n. f. — Chambre.

Chercle, n. m. — Cercle de tonneau.

Ches, adj. dém. — Ces.

Cheulle, pr. f. — Celle.

Chi, adv. — Ici.

Chiffloter, v. — Siffler.

- Chindrée**, n. m. — Terre battue formant le sol d'une habitation.
(Du mot « cendre ».)
- Chint**, adv. — Cent.
- Chirloute**, n. f. — Café.
- Choler**, v. — « Crosser », jouer à la crosse.
- Cholette**, n. f. — Petite boule de bois qu'on projette au moyen de la « crosse ».
- Choleux**, n. m. — Celui qui joue à la « crosse ».
- Ch't**, ad. dém. m. — Ce, cet.
- Ch'ti**, pron. — Celui.
- Chu**, pron. dém. — Ce.
- Chucarte**, n. f. — Bonbon, friandise (du mot chuc, sucre).
- Chuss**, pron. dém. — Ce.
- Cierche**, n. m. — Cierge.
- Cinsièrre**, n. f. — Fermière (du vieux mot cense).
- Cloquette**, n. m. — Clochette.
- Colinette**, n. f. — Bonnet.
- Comarate**, n. m. — Camarade.
- Consommer**, v. — Brûler (pour consumer).
- Conter** (*r* sonore) prépos. — Contre.
- Copernic** ou **copernicque**, n. m. — Liqueur composée de genièvre et d'absinthe.
- Coqu'leux**, n. m. — Amateur de combats de coqs.
- Corache**, n. m. — Courage.
- Cordiaù**, n. m. — Cordon.
- Coron**, n. m. — Pâté de maisons ouvrières.
- Cottron**, n. m. — Jupe (dérivé du mot « cotte »).
- Couët**, n. m. — Poêlon.
- Coupette** (à l'), loc. — Au sommet.
- Couvieppe**, n. m. — Couvercle.
- Coyette** (être à l'), loc. — Se mettre à son aise.
- Crapé**, n. ou adj. — Sale, malpropre.
- Crapougner** (se) v. pron. — Se battre, se « cramponner ».
- Cras**, adj. — Gras.

Criche (qu'i), v. (subj. pr.). — Crie (qu'il).

Crot (i), v. (ind. pr.). — Croit (il).

Culle, n. f. — Chemise de travail.

Cutourniaux, n. m. plur. — Culbute.

Dache ou **dachette**, n. f. — Petit clou.

Dainne, n. f. — Sol, terre.

Daller, v. — S'en aller.

Déberlouter, v. — Verbe dérivé du mot « berlou » (louche) et dont le sens ironique ne peut guère se traduire en français que par « retrancher ou supprimer le strabisme ».

Débirouler, v. — Rouler.

Débouser, v. — Se désoler.

Décacholer, v. — Repousser, rejeter, chasser.

Décempe, n. m. — Décembre.

Déclaminter, v. — Se lamenter.

Dégaloper, v. — Galoper.

Dégrioler, v. — Glisser, patiner.

Déhanqué, n. ou adj. — Déhanché. Personne abîmée, usée, vieillie.

Déloqu'té, n. m. — Loqueteux, minable.

Démi-busse, n. m. — Sorte de chapeau demi-haut (du mot « buse » tuyau).

Déminche, (i), v. (ind. pr.) — Démange (il).

Dépouille, n. f. — Habit (du mot dépouille).

Déquindre, v. — Descendre.

Dercher l' soupe, loc. — Servir la soupe.

Dérinche, (i), v. (ind. pr.) — Dérange (il).

Dérinvier, v. — Eveiller.

Dévertir, v. — Divertir.

Diale ou **diape**, n. m. — Diable.

Dinguer (faire), v. — Rejeter avec dédain.

Dint, n. m. — Dent (n. f.).

Dinture, v. — Denture.

Dodophe, n. pr. — Adolphe.

Dodore, n. pr. — Isidore.

Don (à), loc. — En ce temps-là.

Doupe, n. m. — Liard. Par extension, ce mot signifie argent (du mot double, doublon).

Drèche, v. (ind. pr.) — Dresse (du verbe dresser).

Durance, n. f. — Résistance. Action d'être endurant.

Dùss, adverbe de lieu. — Où.

D'verrot, v. (cond. pr.) — Deviendrait (du verbe devenir).

D'zeur, adv. — Au-dessus.

E, — Syllabe qu'on met devant certaines consonnes pour donner plus de vigueur à la phrase.

Ecapper, v. — Echapper.

Ecour, n. m. — Giron.

Ecourcheué, n. m. — Tablier (du mot « écour », giron).

Ecrêpe-salière, n. m. ou f. — Avare. (Avare se dit aussi « arabe »).

Epomoner (s), v. — S'époumonner.

Equelle, n. f. — Echelle.

Equette, n. f. — Petit morceau de bois obtenu par entaille.

Equemette, n. f. — Ecumoire.

Erdoubelle (il), v. (ind. pr.) — Redouble (il).

Ergorgot (il), v. (ind. pr.) — Regorgeait (il).

Ermonte, n. fr. — Montée.

Erpos, n. m. — Repos.

Erposse (s') v. (ind. pr.) — Repose (se).

Erprinte, v. — Reprendre.

Ersaquer (s'), v. pr. — Se retirer.

Ertirer, v. — Retirer.

Ertraite, n. f. — Retraite.

Erviens, v. (impératif). — Reviens.

Escailleu, n. m. — Vieil ouvrier qui charge du charbon aux « travaux du jour ».

Espiter, v. — Eclabousser.

Esqueutte, v. — Secouer.

Estriquer, v. — Toucher, frôler.

Escoupe, n. f. — Pelle (du mot secoupe).

Estoqué, adj. m. — Abasourdi, cloué par la surprise (du mot estoc).

Et', pr. (*t* sonore). — Te (dans certains cas), ou tu.

Euche, v. (subj. pr.) — Ait (du verbe avoir).

Eué, n. m. — Œuf

Exempe, n. m. — Exemple.

Faiche (qu'il), v. (subj. pr.) — Fasse (qu'il).

Faiseu d'jeux, n. comp. m. — Saltimbanque.

Fatigue, n. f. — Fatigue.

Fal, adv. — Vite.

Fauque, adv. — Que, lorsque, seulement.

Femme, n. f. — Femme, en patois, se prononce « faimme ».

Ferniète, n. f. — Fenêtre.

Feumière, n. f. — Fumée.

Fichelle, n. f. — Ficelle.

Fier (*r* sonore), n. m. — Fer.

Fieu, n. m. — Enfant, fils.

Fin bin, loc. — Parfaitement, très bien.

Finferluche, n. f. — Fanfreluche.

Finiche, v. (subj. pr.) — Finisse.

Finiss'mint, n. m. — Fin, terminaison.

Fiscuit, adj. m. — Ruiné, perdu, flambé.

Fisquer, v. — Regarder, observer (vient du mot fixer).

Flammèque, n. f. — Flammèche.

Fonflir, v. — Fléchir.

Forche, n. f. — Force.

Fouan, n. m. — Taupe (du mot fouir).

Fouftier, n. m. — Trouble-fête, intrus.

Fourfetter, v. — S'annoncer par un bruit léger. (Ce mot ne semble pas avoir d'équivalent en français).

Fourniau, n. m. — Fourneau.

Fourque, n. f. — Fourche.

Fourquette (à), loc. — A califourchon.

Fourséquer (s'), v. — Devenir casanier.

Foustiquer, v. — Agiter un bâton, un outil dans un trou.

Funque (i), v. (ind. pr. — Fume (il).

Funquer, v. — Fumer. (Au sens figuré : « fumer de colère, de dépit »).

Gagner, v. — Epier, languir dans l'attente d'une chose.

Gauque, n. f. — Noix.

Gaillette, n. f. — Morceau de charbon.

Galibot, n. m. — Jeune ouvrier mineur.

Gargoter, v. — Grelotter.

Gasiau, n. m. — Gosier.

Gins, n. f. pl. — Gens.

Gint, n. f. — Individu.

Glachon, n. m. — Glaçon.

Glicher, v. — Glisser, patiner.

Gloriette, n. f. — Tonnelle, berceau.

Gniaf, n. m. — Pédant, poseur.

Gogniette, n. ou adj. f. — Personne qui louche.

Gontier, n. m. — Pièces de bois sur lesquelles on pose les tonneaux à la cave.

Gravé, n. m. — Grêlé.

Grémion, n. m. — Petit caillou.

Grign'dints, n. m. ou f. — Méchant.

Grinch'mint, n. m. — Grincement.

Guéiôle, n. f. — Cage pour oiseaux (du mot geôle).

Guerzil, n. m. — Grésil.

Guerzin, n. m. — Grêle.

Guête, n. f. — Guêtre.

Guibolle, n. m. — Jambe. (Terme ironique).

Guife, n. f. — Figure. (Terme de mépris).

Gui-guite (aller à), loc. — Plaisir d'aller en voiture.

Guiller, v. — Se dit d'une chose épaisse, sirupeuse, qui coule lentement.

Guinse, n. f. — Bonne chère.

Habile, adv. — Vivement, précipitamment.

Hagner, v. — Mordre.

Haiüre, n. f. — Haie.

Harondielle, n. f. — Hironnelle (du mot « aronde »).

Hercheu, n. m. — Chargeur de houille au fond de la mine.

I, pr. — Il. (I ne fait qu'une syllabe avec voyelle qui peut suivre) On dit aussi « il », mais presque toujours « i » devant une consonne.

Iau, n. f. — Eau.

Ichi, adv. — Ici.

Imblave, n. m. — Propos inutile.

Inmarvoyer, v. — Faire rager.

Impaffer (s'), v. — Manger goulûment.

Imponne, v. ind. pr. — Empoigne (du verbe empoigner).

In, prép. et pron. — En. — Pron. : On. — Adj. : Un.

Incacher, v. — Chasser, faire partir.

Indrot, n. m. — Endroit (on dit aussi indroit).

Infournaquer, v. — Mélanger. Introduire, « *fourrer* » quelque part.

Infroufieller (s'), v. p. — S'embrouiller.

Inraqué, adj. — Embourbé.

Inserre, v. (ind. pr.) — Enferme (du verbe enfermer).

Insonne, adv. — Ensemble.

Instiquer, v. — (Voir « attiquer »).

Intintion, n. f. — Attention.

Inter, prép. — Entre (Beaucoup de mots terminés en *re* subissent ainsi une inversion de ces deux lettres. Ex. : conter, contre; moinder, moindre; pauver, pauvre. La lettre finale *r* est toujours sonore dans la prononciation).

Iou-iou, loc. — Oh ! la la !

Jingler, v. — Jouer (du mot « jongler »).

Jonne, adj. — Jeune.

Jonne, adj. — Jaune.

Jonquer, v. — Joncher, éparpiller.

Jour (travailler au), loc. — Travailler pour les mines, mais en dehors de la fosse, du « fond ».

Jtos, v. (ind. pr.) — J'étais.

Jue (i), v. (ind. pr.) — Joue (il).

Jueu, n. m. — Joueur.

Jusse, ad. — Juste.

Kaiche, v. (subj. prés.) — Qu'il tombe (du mot « kéhir »).

Kéhu, adj. — Tomber. (Voir « kéhir »).

Kéière, n. f. — Chaise.

Kéhir, v. — Tomber (dérive probablement du verbe choir).

Labeur, n. m. — Labour.

Lache, n. m. — Lacet, piège.

Laïte, n. pr. (diminutif). — Adelaïde.

Là-vo, adv. — Là-bas.

Lazare, n. m. — Misérable, pauvre diable.

Leu (*leu n'* devant un mot commençant par une voyelle), pr. et adj. — Leur.

Leum'chon, n. m. — Limace.

Leumion, n. m. — Lumière.

Leum'rotte, n. m. — Veilleuse.

Li, pr. sing. — Lui.

Li, participe passé. — Lu (du verbe lire).

Licot, n. m. — Licol.

Lieu, pron. plur. — Leur (pluriel de lui).

Liève, n. m. — Lièvre.

Lime, n. f. — Ligne (instrument du pêcheur).

Lolo, n. m. — Lait.

Lon, adv. — Loin.

Longuemint, adv. — Longuement.

Loques (des dimanches), n. f. — Habillement du dimanche.

Louchet, n. m. — Bêche.

Lourdiaud, n. m. — Lourdaud.

Lutteu, n. m. — Lutteur.

Machon, n. m. — Maçon.

Maclotte, n. f. — Cheveux embroussaillés.

Mail'rie, n. f. — Mairie.

Maj'mint, adv. — Mal fait.

Malette, n. f. — Bissac.

Mancheau, n. f. — Mont, monticule.

Mand'lette, n. f. — Manne, panier en osier.

Marabout, n. m. — Cafetière.

Mariche (qu'in s'), v. (sub. pr.). — Marie (que l'on se).

Marissiau, n. m. — Cafard (insecte).

Marronne, n. f. — Pantalon.

Marronner, v. — Enrager.

Mate, adj. (m. ou f.). — Fatigué.

Maux, n. m. — Mal, douleur.

Mier, v. — Manger.

Min, pron. pers. — A moi (disez-min, dites-moi).

Minguerlot, adj. — Maigrelet.

Minteu, n. m. — menteur.

Mitan, n. m. — Milieu.

M'n, adj. poss. — Mon.

Mote, n. f. — Mode.

Moinder (r sonore), adj. — Moindre.

Mon (à l'), loc. adv. — A la maison de... (Cette locution est toujours suivie du nom de la personne habitant la maison dont on parle).

Monne, n. m. — Monde.

Mordache, n. — Mordage (terme de pêche).

Mouf'ter, v. — Murmurer.

Moumint, n. m. — Moment.

Mouquo, n. m. — Mouchoir.

Mourdreux, n. m. — Méchant.

Moutrer, v. — Montrer.

Muche-muche (in), loc. adv. — En cachette.

Mucher, v. — Cacher.

Muchot (i), v. (imp. ind.) — Cachait (il).

Nanan (faire), loc. — Dormir, faire dodo.

Naviau, n. m. — Navet.

Neiche, n. f. — Neige.

Nénest, n. pr. — Ernest.

Nettiache, n. m. — Nettoyage.

Niguedouille, n. m. — Imbécile, bête.

Ninoche, n. m. — Innocent.

Nippé, adj. — Habillé.

Niquet, n. m. — Sieste.

Noir'glache (i fait), loc. — Verglas (il fait).

Nonottes, m. — Petites mains.

Noisette, n. f. — Noisette.

Nué, adj. — Neuf, nouveau (son féminin est nuève, neuve).

Nuel, n. pr. — Emmanuel (familièrement).

Oblier, v. — Oublier.

Offlette, n. f. — Gaufre.

Ombe, n. f. — Ombre.

Oncque, n. m. — Oncle.

Onque, n. f. — Ongle (n. m.).

Orache, n. m. — Orage.

Ormoire, n. f. — Armoire.

Ortelle, n. f. — Orteil (n. m.).

Osiau, n. f. — Oiseau.

Ossiau, n. m. — Os.

Othie

Ouvra

Pa, p

Pagn

Pain

Palle

Para

Par à

Par c

Pare

Parf

Part

Patia

Pau,

Payè

Peig

Péto

Peu

Pépè

Pèq

Pero

Péro

Peu

Pia

Piè

Pin

Pin

Pio

Pie

Pin

Pip

Piq

Othieu, n. m. — Outil.

Ouvrant (jour), loc. — Jour de travail.

Pa, prép. — Par.

Pagnan, n. m. — Brioche.

Pain d'cuitie, m. comp. — Pain d' « cuitée » fait par la menagère.

Palle, n. f. — Paille.

Parache, n. m. — Parage. endroit.

Par à tour, loc. — A tour de rôle.

Par chi, loc. adv. — Par ici.

Parell'mint, adv. — Pareillement.

Parfond, ad., — Profondément.

Parte (i), v. (ind. pr.) — Part (il).

Patiau, n. m. — Embarras, gêne.

Pau, loc. — Par le... (dans certains cas seulement).

Payèle, n. f. — Poêle à frire.

Peignon, n. m. — Pignon d'une maison.

Pétote, n. f. — Pomme de terre.

Peun'-terre, n. f. — Pomme de terre.

Pépère, n. m. — Grand-père (familièrement).

Pêqueu, n. m. — Pêcheur.

Percot, n. m. — Perche (poisson).

Péreux, adj. — Peureux.

Peuche (qu'il), v. (subj. pr.) — Puisse (qu'il).

Piau, n. f. — Peau.

Pièche, n. f. — Pièce.

Pincher, v. — Pincer.

Pinchon, n. m. — Pinson.

Pionne, n. f. — Pivoine (fleur).

Pierre-finte (geler à), loc. — Pierre fendre (geler à).

Pind'loquer, v. — Pendre, accrocher.

Pipi-malo, n. m. — Frelon, bourdon.

Piqueteu, n. m. — Ouvrier qui coupe les blés (faucheur).

- Pisson** ou **Pichon**, n. m. — Poisson.
Platiau, n. m. — Plateau.
Pleumache, n. m. — Plumage.
Pleume, n. f. — Plume.
Pleuve, n. f. — Pluie.
Poché, adj. — Meurtri, pressé, abîmé.
Pod (*d* nom sonore), n. m. — Poids.
Pologinelle, n. m. — Polichinelle.
Pon ou **Pun**, n. m. — Pommes (n. f.).
Poquettes, n. f. pl. — Marques de petite vérole.
Porée, n. f. — Purée.
Porion, n. m. — Contremaitre dans les mines.
Pou, prép. — Pour (s'emploie habituellement dev. une consonne).
Pourcheau, n. m. — Porc, pourceau.
Pourcheau d' mur, n. comp. — Cloporte.
Pourménate, n. f. — Promenade.
Pourre, n. f. — Poudre à mine.
Pourette, n. f. — Poudre.
Pourléquer, v. — Lécher.
Preume, adj. — Premier.
Pronne, n. f. — Prune (au figuré : coup).
Puche, n. f. — Puce.
Puche, n. m. — Puits.
Pnisette, n. f. — Epuisette.
Pun d' Capindu, n. comp. m. — — Pomme de capendu.
Puss'qué, conj. — Puisque.
Putot, adv. — Plutôt.
- Qué** ou **qu'** (pr.). — Quoi ou que. — Où (adverbe de lieu).
Quémin ou **qu'min**, n. m. — Chemin. — Quémin d' fier. (Chemin de fer).
Quémiche ou **quémisse**, n. f. — Chemise.
Quéqu'fos, adv. — Quelquefois.

Quer (*r* sonore), loc. — « Avoir quer », aimer, préférer.

Querqué, n. f. — Charge.

Quère, v. — Chercher, aller chercher (du verbe quérir).

Querqué, adj. — Chargé.

Quertin, n. m. — Panier.

Quérue, n. f. — Charrue.

Queude, n. m. — Coude.

Queuësse ? conj. et adv. — Pourquoi ? Qui ?

Queurt (i), v. (ind. pr.). — Court (il).

Queuette (faire), loc. — Faire l'école buissonnière.

Queute, v. — Coudre.

Qu'mint, adv. — Comment.

Quévau ou **qu'vau**, n. m. — Cheval.

Qu'ménée, n. f. — Cheminée.

Qu'mincher, v. — Commencer.

Rabistoquer, v. — Rafistoler.

Raccommodeu, n. m. — Vieil ouvrier occupé aux réparations diverses de la mine.

Raite, adj. — Raide.

Rallons, v. (imp.). — Retournons.

Rambuquer, v. — Superlatif de « buquer ». (Voir ce mot.)

Ramon, n. m. — Balai.

Ramounette, n. f. — Balai.

Ramouneu, n. m. — Balayeur.

Randouiller, v. — Frapper à grands coups.

Rapajer, v. — Apaiser.

Raquerpi, adj. — Ridé.

Rasette, n. f. — Binette (outil de jardinage).

Rasiner, v. — Essuyer le fond d'un plat.

Rassaquer, v. — Retirer.

Rassersir, v. — Repriser, remailler.

Raton, n. m. — Crêpe (n. f.). — Au figuré : coup, horion.

Ravettier, v. — Regarder. (On dit aussi vettier, r'vettier, raviser).

R'busier, v. — Penser, se remémorer.

R'chévoir, v. — Recevoir.

R'cran, n. m. — Fatigué.

Restapler, v. — Démolir, abattre.

Rétiau, n. m. — Râteau.

Révelle (i), v. (ind. pr.). — Réveille (il).

Révernir (se), v. pron. — Tomber, s'étaler par terre.

Rimplacher, v. — Remplacer.

Rimmonchelé, adj. — Amoncelé.

Rincontrer, v. — Rencontrer.

Riv'ter, v. — Effleurer.

R'jointe, v. — Rejoindre.

Rogneu, n. m. — Personnage insipide, déplaisant. Adj. : Rugueux, sec.

Romatique, n. m. — Rhumatisme.

Roncque, n. f. — Ronce.

Rouière, n. f. — Blouse, sarrau.

Rot'lot, n. m. — Roitelet.

R'serché, adj. — Recherché, choisi.

Ruate, n. f. — Ruade.

Rucheau, n. m. — Ruisseau.

Sa, n. m. — Sac. (Saquée, n. f. : contenu d'un sac).

Sabe, n. m. — Sable.

Sache, adj. ou n. — Sage.

Saquer, v. — Tirer à soi.

Saquoi, n. f. — Chose.

Seu, adj. — Seul.

Seur'mint, adj. — Seulement.

Séyau, n. m. — Seau.

Simbel'mint, adv. — Semblablement.

Sintir, v. — Sentir.

Sogner, v. — Soigner.

Soïarte, n. f. — Scie. Au sens figuré : personne ennuyeuse.

Solte, n. f. — Solde (n. m.).

Souffelle, v. (ind. pr.). — Souffle.

Souglou, n. m. — Hoquet. (Onomatopée patoise rappelant le mot français « glouglou ».)

Soulageotent (i), v. — (Imp. ind.). — Soulageaient (ils).

Soumaquer, v. — Parler en larmoyant.

S'qu'à, loc. — Jusqu'à (dans certains cas).

Supéruelle, n. f. — Soupirail.

Sûrielle, n. f. — Oseille. (Du mot « sûr », acide.)

Taiche (qu'i s'), v. (subj. pr.). — Taise (qu'il se).

Taillus, n. m. — Nuage, pluie.

Tant qu', loc. — Pendant que (dans certains cas seulement.)

Tartagnolle, n. f. — Gifle.

Tatouille, n. f. — Tripotée, grêle de coups.

Té, pr. — Tu.

Termisse, n. f. — Tiroir du moulin à café.

Terri, n. m. — Monticule composé de cailloux inutiles retirés de la fosse.

Tertoutes, adj. m. — Tous.

Teuche, n. f. — Personne désagréable.

Thiophi, n. pr. — Théophile.

Ti, pr. — Toi, à toi. — Mi : moi, à moi.

Tierre, n. f. Terre. — Petit jardin dans les champs.

Tiesse, pr. — Qui ? (S'emploie interrogativ. dans certains cas.)

Tisse, n. pr. — Baptiste (diminutif).

Tintin, n. pr. — Célestin (diminutif).

Tiot, tiote, adj. — Petit, petite.

Tirlibibi, n. m. — Jeu forain.

Tisaine, n. f. — Tisane.

T'nure (à), loc. — A continuer.

Tonniau, n. m. — Tonneau.

Tortinant, part. pr. — Tortillant.

Tot, n. m. — Toit.

Toubac, n. m. — Tabac.

Toudis, adv. — Toujours. (L'orig. latine s'y reconnaît : *dies*, jour.)

Touquette, n. f. — Mouillette.

Touquer, v. — Tremper.

Tourton, n. m. — Tarte.

Toussainer, v. — Fousser sans force.

T'qu'à, loc. — Jusqu'à. (Voir « s'qu'à ».)

Tralène, n. f. — Tréfle (plante).

Trannant, adj. — Tremblant.

Trannette, n. f. — Peur.

Trisse, adj. — Triste.

Tro, n. m. — Trou.

Troé, adj. — Troué.

Ué, n. m. — Œuf.

Vache (qu'il), v. (subj. pr.). — Aille (qu'il).

Velle (i), v. (ind. pr.). — Veille (il).

Vettier, v. — Regarder. (Voir « ravettier ».)

Veuros (j'), v. (ind. pr.). — Voudrais (je).

Veutent (i), v. (ind. pr.). — Veulent (ils).

Veyant, part. pr. — Voyant.

Vieilles preutes, loc. (fém. pl.). — Vieilles histoires.

Vier, n. m. — Ver.

Vierche, n. f. — Vierge.

Vindot (i), v. (imp. ind.). — Vendait (il).

Vire, v. — Voir.

Visin, adj. ou n. m. — Voisin.

V'là, conj. — Voilà ou voici.

Voche (qu'il), v. (subj. pr.). — Voie (qu'il).

Vo, vou, adj. — Votre. (Se transforme habituellement en « vo'n ».
devant un mot commençant par une voyelle.)

Voïette, n. f. — Petit sentier. (Diminutif du mot voie.)

Vot (i), v. (ind. pr.). — Voit (il).

Vute, adj. — Vide. A vute : à vide.

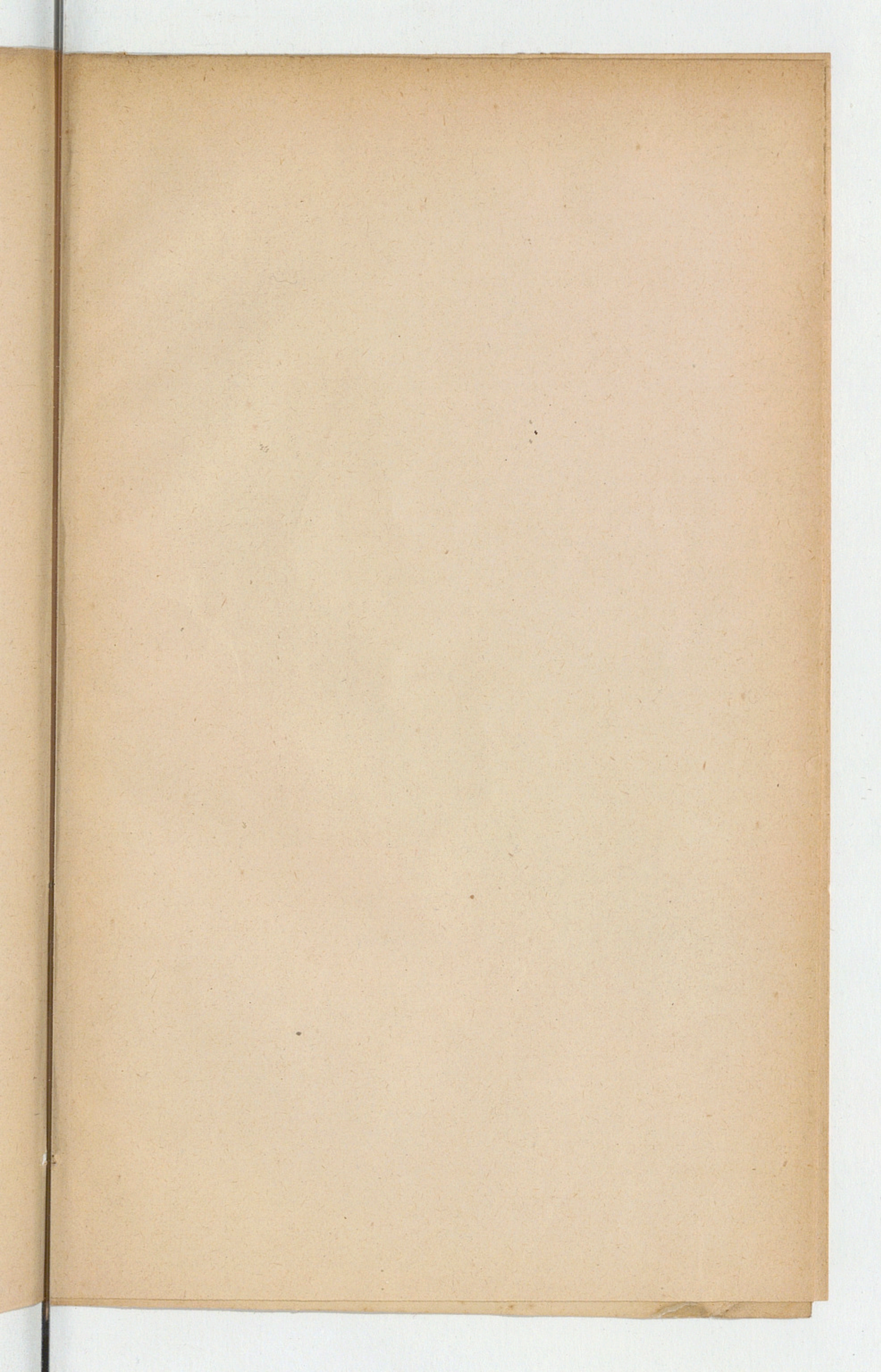
Wuidier, v. — Vider, sortir.

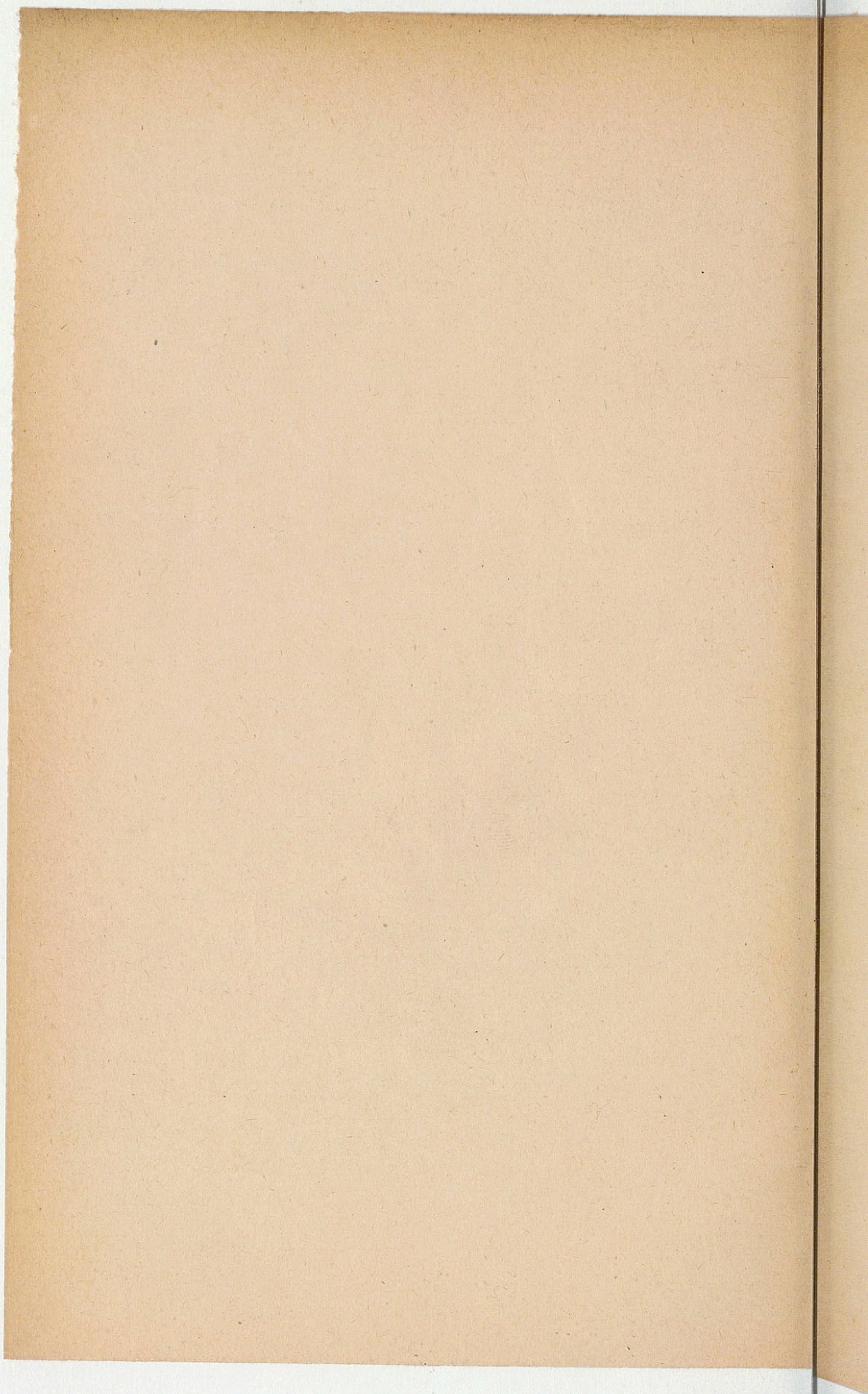
Zeph, d. pr. — Joseph (diminutif familial).

Table des matières

Préface	1
L' Pagnan et l' pain d' cuitie	9
L'Arrachage peun'tierres.	11
La Remonte des Mineurs	17
Scène ed Coron.	20
L' Grisou in bouteille.	21
Découragemint	25
Berceuse	26
L' Maquillage	29
L' Dallage d'eune taille	32
Réponse d'infant	34
Cafougnette à l'Exposition	36
Fierté d' père	43
L'Avaricieux.	46
Au Maître paysagiste Harpignies	49
L' Vantard	52

L' Maître del maison	56
Hommage à Valinciennes	58
L' Baudet d' Cafougnette	60
L' Rétiau, ...	65
L' vieux Violoneux	67
Un biau Tableau	71
Complimint à la Muse noire	74
Les Forges et Aciéries de Denain.	77
Au Pêcheur breton	89
L' Bouchon d' champagne	91
Tableau d'Automne dins les Corons	92
A « La Betterave. »	94
Hommage à Pierre-Joseph Fontaine	97
Glossaire.	101





Principaux ouvrages du même Auteur :

Fleurs d'en bas, poésies patoises (préface de M.
André JURÉNIL), 1 vol., 1897, 4^{me} édition... **1.50**

Croquis au Charbon, poésies patoises (préface de
M. Léon DELMOTTE), 1 vol., 1899, 3^{me} édition **1.50**

Feuillets noircis, poésies patoises (préface de M.
Auguste DORCHAIN), 1 vol., 1901, 2^{me} édition **1.50**

Cafougnette à Paris, monologue, 3^{me} édition.....

etc.

50

50

50

